



LITTÉRAIRE ET MUSICAL

DE

LA MINERVE.

BIBLIOTHÈQUE DES FAMILLES.

5^{me}. ANNÉE.]

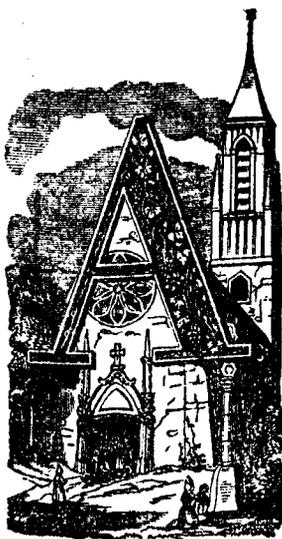
SEPTEMBRE 1850.

9^{me}. LIVRAISON.

HISTOIRE POPULAIRE, ANECDOTIQUE ET PITTORESQUE DE NAPOLÉON ET DE LA GRANDE ARMÉE.

Cinquième Partie.

CHAPITRE IV.



L'OUVERTURE du corps législatif, que Napoléon fit en personne, à Paris, le 14 février 1813, il rappela à grands traits, aux représentants de la nation, les motifs et les malheurs de la guerre de Russie, la valeur de l'armée française, les services que ses alliés lui avaient rendus, les intrigues et les embarras que l'Angleterre lui avait suscités. "Je désire la paix, avait-il dit: elle est nécessaire au monde. J'ai fait tout ce qui était humainement possible pour l'obtenir; on l'a refusée.... Je ne ferai jamais

qu'une paix honorable et conforme aux intérêts et à la grandeur de mon empire. Ma politique, à moi, n'est pas mystérieuse. J'ai fait connaître les sacrifices que je pouvais faire; tant que cette guerre maritime durera, mes peuples devront se tenir prêts à toute espèce de sacrifices."

Ainsi Napoléon avouait que c'était à l'Angleterre qu'il faisait la guerre, à cette Angleterre pour la ruine de laquelle il avait imaginé le système continental, à cette Angleterre qu'il avait allé combattre en Prusse, en Autriche, en Espagne, en Portugal et en Russie; à cette Angleterre toujours présente ou cachée, avec ses ruses ou son or. Toutefois, avant de rien entreprendre de décisif, l'empereur assembla aux Tuileries un conseil privé auquel assistèrent les ministres, l'archichancelier, Talleyrand, le président du sénat et quelques grands dignitaires de l'empire. Après leur avoir exposé lui-même ce qu'il appelait son état de situation, il termina en disant:

—Je pose la question suivante: "Dans les circonstances où nous nous trouvons, me conseillez-vous de négocier pour la

paix ou de faire de nouveaux efforts pour continuer la guerre?"

Comme personne ne se hâta de répondre, il demanda avec vivacité à l'archichancelier, assis près de lui:

—Voyons, Cambacérés, quelle est votre opinion?

—La paix, sire, la paix!... parce que je crois...

—La paix! la paix!... interrompit Napoléon sans lui donner le temps d'achever sa phrase. A vous entendre, il semblerait que vous ayez peur que je vous donne à commander le seul escadron de cuirassiers qui me reste encore. N'ayez pas cette crainte: je sais que vous n'êtes pas fort sur vos étriers.

Puis s'adressant à Talleyrand, placé à l'extrémité de la table, il lui demanda son opinion. Mais, soit que le prudent diplomate ne voulût pas la faire connaître à tout le monde, soit qu'il eût un autre motif, il fit une réponse évasive.

—Je ne comprends pas, dit l'empereur.

—Eh bien sire, répliqua Talleyrand, il faut négocier.

Alors, passant au duc de Feltre, l'empereur lui demanda son opinion. Le ministre de la guerre parut réfléchir un moment, puis répondit d'une voix ferme:

—Sire, je regarderais Votre Majesté comme déshonorée, si elle consentait à l'abandon d'un seul village réuni à l'empire français par un sénatus consulte.

—Voilà qui est clair! s'écria Napoléon en lançant un coup d'œil sardonique à Talleyrand.

Puis il reprit aussitôt en s'adressant toujours à Clarke:

Alors que faut-il faire?

—Sire, armer toute la France.

—A la bonne heure! s'écria l'empereur de nouveau en faisant un bond sur sa chaise; ceci s'appelle parler!

Cependant un membre du conseil se hasarda à prononcer le mot de traité...

—Point de traité! reprit Napoléon d'une voix tonnante; mais de la mitraille!

Après de telles paroles, on pense bien qu'aucun des assistants ne s'avisait d'être d'un sentiment opposé à celui qui paraissait le plus flatter le maître; le conseil se retira. La volonté forte d'effacer les revers de Russie par de nouvelles victoires fit employer à Napoléon ce qu'il appelait les grands moyens, en donnant à l'opinion publique une impulsion et un

élan aussi rapides qu'incroyables. Tout marcha de front. Il fit rentrer sous les drapeaux cent quatre-vingt mille hommes, créa une artillerie et un matériel immense, forma les gardes d'honneur, et termina toutes les grandes affaires qu'il avait commencées, entre autres celles du concordat, qui lui tenait le plus à cœur. Il avait appelé à Paris quelques-uns de ses maréchaux, pour leur procurer un peu de distraction, et, comme il le disait en plaisantant, pour leur faire changer d'air. En les envoyant prendre le commandement de leur corps d'armée, il fut envers eux généreux jusqu'à la munificence : il donna à Ney cent mille écus, et au maréchal Oudinot cent mille francs, parce que sa maison de Bar-sur-Ornain avait été brûlée.

Avant de quitter la capitale, Napoléon, effrayé par le souvenir de la tentative de Mallet, et voulant s'assurer que de pareilles entreprises n'auraient pas lieu, nomma l'impératrice régente ; et afin de la faciliter dans les graves travaux que sa nouvelle dignité lui imposait, il plaça près d'elle l'homme dans la probité duquel il avait le plus de confiance, son secrétaire intime, M. de Meneval, auquel il recommanda de lui écrire directement et tous les jours ; enfin, l'avant-veille de son départ pour l'armée, il organisa définitivement la nouvelle garde soldée, sous la qualification de *garde de Paris*, et la mit sous les ordres immédiats du ministre de la police.

Le moment décisif approchait ; le sort de l'Europe pouvait se décider dans une seule bataille. Napoléon allait avoir affaire à deux armées formidables, l'une russe, l'autre prussienne, qui toutes deux se croyaient sûres de la victoire, parce qu'elles avaient chacune leur souverain à leur tête. Cet ennemi, qui venait au-devant de nous, était de moitié plus fort en nombre ; il avait beaucoup d'anciens soldats et plus de six cents escadrons de cavalerie. Napoléon ne pouvait lui opposer que des bataillons de conscrits, tous fiers, à la vérité, de remplacer de vieux braves, et bien décidés à se faire tuer pour sa cause et celle de la patrie. Notre cavalerie ne comptait pas dix escadrons ; mais, en revanche, nous avions une artillerie formidable.

Napoléon partit de Saint-Cloud le 15 avril 1813, à deux heures du matin ; le 16, à minuit, il était à Mayence, et le 24 à Erfurth, qu'il quitta le 25 pour aller à Weymar, saluer la régente : c'était la seconde fois que, suivi de la grande armée, il allait visiter cette princesse : la première, en 1806, en descendant du champ de bataille d'Iéna, et cette fois en y remontant. Après dix minutes d'entretien, il s'élança à cheval et fit sa première marche militaire à la tête de l'escadron de service de la garde. Quoiqu'il avançât au pas, il avait peine à se faire jour au milieu des colonnes qui encombraient la route. De toutes les directions, les conscrits accouraient sur son passage et le contemplaient avec admiration, car la plupart de ces jeunes gens ne l'avaient jamais vu. Napoléon avait à ses côtés le prince de Neufchâtel, major général ; le duc de Frioul, grand maréchal du palais ; le duc de Vicence, grand écuyer, et le comte Daru, intendant général de l'armée ; venaient ensuite ses aides de camp, tous généraux ; les douze officiers d'ordonnance, dont le nouvel uniforme, bleu d'azur, relevé de broderies d'argent, était des plus élégants ; puis enfin les quatre pages de service et quelques officiers de santé. Le cortège était fermé par une foule de piqueurs et de gens de livrée qui conduisaient de nombreux chevaux de main. Cette première journée fut employée à se reconnaître : chacun avait pris sa place et son rang, l'ordre le plus parfait s'établissait. Personne ne doutait du succès de la campagne : on savait la victoire fidèle à nos aigles.

Le 29 avril on arriva, le soir, à Eskarisberg ; Napoléon se logea militairement dans une des maisons situées sur la grand-chambre à chaque étage ; après l'avoir visitée, il dit en soupirant au prince de Neufchâtel :

— Voici notre bâton de perroquet pour cette nuit.

La suite de l'empereur occupa les degrés de l'escalier, le

rez-de-chaussée et les paliers. Le bataillon de la garde établit ses bivacs et alluma ses feux sur la place même. Le lendemain, 30, Napoléon s'avantait sur la route de Weissenfeld, à la tête de ses colonnes, lorsqu'à deux heures de l'après-midi, la division Souham, qui formait l'avant-garde de l'armée, se trouva tout à coup en présence de deux divisions de cavalerie russe. Souham n'avait pas un cavalier, mais, sans attendre les ordres de l'empereur, il marcha à l'ennemi. Aussitôt les Russes démasquèrent douze pièces de canon ; les Français en mirent un nombre égal en batterie ; de part et d'autre la canonnade s'engagea et devint très-vive. Les Russes, voulant en finir, essayèrent plusieurs charges sur nos jeunes soldats ; mais ils furent vivement repoussés par les feux de file de leur carrés. Forcés bientôt de battre en retraite, ils abandonnèrent deux de leurs canons, et cette division de conscrits entra dans Weissenfeld en poussant des cris de victoire et en traînant à sa suite les deux pièces qu'elle avait prises aux Russes. Napoléon, qui s'était arrêté un instant pour les voir défilé, leur dit :

— Jeunes gens ! vous avez bien débuté. Vous venez de prouver que je pouvais compter sur vous.

Et sur toute la ligne les shakos s'agitèrent au bout des fusils, aux cris de *vive l'empereur !*... Le quartier général passa la nuit à Weissenfeld.

Le lendemain, 1er mai, à la pointe du jour, les avant-postes signalèrent une forte arrière-garde ennemie, qui s'était établie sur les hauteurs de Pozerna. Napoléon monte à cheval et va lui-même reconnaître la position : c'est le défilé de Rippach qu'il faut traverser pour déboucher dans les plaines de Lutzen. Ces hauteurs sont occupées par Wintzingerode, avec du canon et de la cavalerie. Aussitôt l'empereur ordonne aux troupes d'enlever cette position : c'est encore la division Souham qui est d'avant-garde. Cette belliqueuse jeunesse s'avance, et l'attention des vétérans se porte aussitôt sur ses manœuvres. L'action s'engage ; de chaque côté on se bat avec un acharnement égal ; mais dès le début, l'armée fait une perte cruelle : le maréchal Bessières est tué roide par un boulet.

A peine dix minutes se sont-elles écoulées que l'ennemi commence à reculer sous la mitraille de l'artillerie de la garde. Bientôt les jeunes soldats de Souham s'emparent des hauteurs. La division Girard, qui vient par derrière, franchit le défilé au pas de charge et aux cris de *vive l'empereur !* La division Marchand poursuit l'ennemi sur la route de Lutzen, tandis que Bienier et Ricard passent le défilé à la tête de ces valeureuses recrues, qui se déploient et entrent en ligne de l'autre côté. Mais déjà l'ennemi est en pleine déroute et l'affaire est décidée. Le gros de l'armée française suivit la route de Lutzen.

Au bruit du canon de Pozerna, le prince Eugène s'était vivement porté sur la droite. La division que le général Roguet ramenait à Napoléon se composait de troupes de la vieille garde qui avaient fait la campagne d'hiver : c'était l'élite de la grande armée. La jonction s'opéra, et les vétérans de Moscou tendirent la main aux conscrits de Paris. Dès le même soir, les grognards prirent les postes d'honneur autour d'une maison déserte où Napoléon établit son quartier général. La jeune garde dressa ses bivacs en avant de la pyramide de Gustave-Adolphe, près de laquelle Napoléon fit placer des sentinelles pour préserver de la hache des sapeurs les peupliers qui ombrageaient ce monument funèbre.

Sur les deux heures de la nuit, l'aide de camp de service prévint Napoléon qu'un aide de camp du vice-roi venait d'arriver au quartier général. C'était le comte Cornaro. Il le trouva occupé à signer le travail que chacun des ministres lui avait expédié de Paris. Le baron Fain avait devant lui plusieurs portefeuilles ouverts dans lesquels il remettait chaque pièce aussitôt que Napoléon en avait pris rapidement connaissance, car il ne signait jamais aucun papier avant de l'avoir lu ; puis, lorsqu'il eut congédié son secrétaire, il dit à l'aide de camp du prince :

— A nous deux, maintenant, et faites bien attention à ce

que je vais vous dire, afin de le rapporter fidèlement à Eugène....

Alors Napoléon lui exposa le plan de la bataille qui devait avoir lieu quelques jours après, et il fit répéter au comte Cornaro tout ce qu'il venait de lui dire, en lui montrant sur une carte les localités qu'il avait indiquées. Quant il fut assuré que celui-ci l'avait bien compris, il lui recommanda de repartir sur-le-champ, et envoya chercher le prince de la Moskowa.

— Mon cher maréchal, lui dit-il en allant au devant de lui, si toutes mes prévisions se réalisent, après-demain il y aura une bataille. Il nous faudra donner un terrible coup de collier ; je compte sur vous.

— Sire, répondit l'intrépide Ney, que Votre Majesté me donne de ses jeunes soldats, je les mènerai où elle voudra. Nos vieilles moustaches en savent autant que nous ; elles jugent les difficultés et le terrain, tandis que ces conscrits ne regardent ni à droite ni à gauche, mais toujours devant eux ; c'est de la gloire qu'ils veulent.

— Eh bien ! mon cher, personne mieux que vous n'est à même de les satisfaire : vous les aurez tous. Je vous donne le commandement du troisième corps, avec les divisions Souham, Girard, Brenier, Ricard et Marchand. Moi, je ne les quitterai pas, nous combattrons ensemble ; vos dernières instructions vous seront expédiées demain ; allez prendre un peu de repos.

Le maréchal s'éloigna. Il était trois heures. Napoléon, vêtu de sa petite redingote grise et accompagné seulement de son aide de camp Drouot, sortit du quartier général et se dirigea à pieds vers le monument de Gustave-Adolphe. Il était profondément triste ; la mort de Bessières, qu'il voulait encore cacher, le forçait pour ainsi dire, à refouler en lui-même des regrets qu'il eût sans doute voulu épancher dans le sein d'un ami ; mais pendant ce trajet il garda le silence. Arrivé près des peupliers qui entouraient la tombe du héros mort jadis à Lutzen, il dit à Drouot :

— Général, laissez-moi, j'ai besoin d'être seul.

Et, se faisant reconnaître des factionnaires qui déjà avaient crié : *Qui vive ?* il pénétra sous les arbres. Le calme de la nuit, le monument funèbre dont la lune éclairait la croix de pierre qui le surmontait, l'ombre des sentinelles qui se projetait autour de lui comme de gigantesques fantômes, la gravité de sa position à la veille d'une bataille peut-être décisive, tout, dans ce lieu, donnait à ses pensées déjà si grandes une teinte majestueuse et solennelle. Napoléon ne se laissait pas facilement dominer par les choses extérieures ; mais ici l'effluve moral eut sa réaction, et il avoua plus tard que, durant cette espèce de pèlerinage, il avait éprouvé d'étranges impressions et comme une sorte de révélation de l'avenir. Le jour commençait à prendre lorsqu'il rejoignit Drouot, auquel il dit seulement :

— Il est bon quelquefois de chercher à entr'ouvrir les tombes pour s'entretenir un peu avec les morts.

Puis ils regagnèrent en silence le quartier général. En traversant le bivac des grenadiers de la vieille garde, un d'eux voulut s'approcher pour remettre une pétition à l'empereur ; mais un caporal l'en empêcha, en lui disant d'un ton de reproche :

— Laisse-le donc ; tu vois bien qu'il revient de faire sa prière.

— Sa prière ! exclama le grognard avec une sorte d'incrédulité dérisoire ; *plus souvent !* il vient de voir les postes avancés.

A ces mots, le caporal reprit avec vivacité :

— Je te dis que le Petit-Caporal vient d'exécuter sa prière, à l'intention du maréchal Bessières qui est mort *incognito*.

Puis, lui montrant Napoléon, il ajouta d'un ton attendri :

— Regarde comme il a l'air triste.... Pauvre *Petit-Caporal*, va !... Il a perdu un ancien camarade de chambrée.... Je suis sûr qu'il vient d'aller demander pour lui, à ce bon Dieu

de pierre qui est là-bas sous les arbres, son admission définitive dans le paradis des braves.

— Il en a le droit, dit l'autre grognard en faisant un geste d'assentiment.

En arrivant à son quartier général, Napoléon se jeta tout habillé sur son lit et dormit trois heures. A huit heures du matin, il était sur pied. Les troupes qui avaient passé la nuit à Lutzen se mirent en route pour Leipzig ; la garde marchait après elle.

Le général Dauriston, ayant pris les devants, se trouvait à neuf heures du matin vis-à-vis de Lindenau, faubourg de Leipzig, et prélevait, par des coups de canon, aux passages de l'Elster et de la Pleisse, qu'on semblait vouloir lui disputer. En entendant cette canonnade, Napoléon monta à cheval en recommandant à ses secrétaires et à ses interprètes de se trouver en même temps que lui à Leipzig, point signalé d'avance comme un des plus importants et des plus difficiles à tenir, à cause de la bataille qu'il s'attendait à livrer le lendemain. Napoléon avait à ses côtés le prince Eugène, qui l'avait rejoint le matin, et le maréchal Ney, qui était venu prendre ses instructions de la bouche même de Napoléon. Déjà on apercevait au loin les feux de l'avant-garde de Dauriston autour des premières maisons de Leipzig, et Napoléon avançait toujours ; mais, impatient de savoir si cet engagement était sérieux, il mit pied à terre sur une petite hauteur, et, pointant sa lunette sur la ville, il vit, à sa grande surprise, que les toits des maisons étaient chargés d'habitants, qui s'étaient postés là pour être spectateurs du combat.

— Où diable la curiosité va-t-elle se nicher ! dit-il à Eugène, en haussant les épaules.

Et lui donnant sa lunette :

— Tiens, ajouta-t-il, regarde devant toi ; je parie qu'avant que nous soyons arrivés, la plupart de ces bonnes gens vont dégringoler les uns sur les autres et se tuer en tombant, pour éviter de se faire blesser en restant où ils sont.

A peine avait-il achevé de parler, qu'une épouvantable canonnade se fit entendre sur la droite, dans la direction du point où les troupes du prince de la Moskowa avaient passé la nuit, c'est-à-dire autour des villages de Gross-Gorschen, de Kaya et de Klein-Gorschen. Napoléon, s'adressant aussitôt au maréchal :

— Est-ce qu'ils auraient eu l'envie de nous surprendre ? lui demanda-t-il. Cela serait possible : écoutons donc.

— Sire, répondit le prince de la Moskowa, l'attaque est vive.

— Eh bien ! allez voir : vous m'enverrez quelqu'un pour me dire ce que c'est.

Et le maréchal partit pour rejoindre son corps. **Des** ce moment, toute l'attention de Napoléon se porta sur ce point. Un aide de camp du prince de la Moskowa arriva à bride abattue.

— Sire, dit-il, l'armée ennemie débouche tout entière de Pégau et tombe sur les troupes de M. le maréchal.

— C'est bien, monsieur ; retournez dire au prince de la Moskowa que je vais hâter mes dispositions en conséquence, et qu'avant une demi-heure nous nous reverrons.

Quoique Napoléon ne s'attendit pas à être attaqué dans cette position, il prit aussitôt son parti, et s'adressant aux officiers généraux qui l'entouraient, il leur dit :

— Nous n'avons pas de cavalerie, n'importe ! ce sera une bataille d'Égypte : l'infanterie française doit suffire.

Des officiers d'ordonnance sont aussitôt dépêchés au duc de Raguse et au général Bertrand, pour leur donner l'ordre de presser le pas et de se diriger, à travers champs, sur l'ennemi. Le vice-roi quitte Napoléon et va se mettre à la tête des troupes du duc de Tarente. Quant aux colonnes qui sont échelonnées sur la route de Leipzig, il leur ordonne de serrer leurs rangs et de développer leurs lignes dans la plaine, en s'avantant, au pas de course, au secours du maréchal Ney. Cette manœuvre s'exécute sous ses yeux. En voyant cette fière

jeunesse défilait devant lui aux cris de *vive l'empereur!* Napoléon la salue et dit en se frottant les mains :

— Si mes petits Parisiens ne se démentent pas, à trois heures la bataille sera gagnée. Ney a eu raison de me les demander ; il me faut aller les voir.

Et il part au grand galop pour rejoindre le corps d'armée du maréchal, en se portant du côté où la canonnade lui semble plus vive. De son propre aveu, *il avait été pris en flagrant délit*, attaqué sur son flanc ; pendant qu'on exécutait un mouvement qui devait tourner l'ennemi, celui-ci avait marché depuis Dresde, sous une inspiration prussienne, pour reprendre, à Iéna même, la revanche d'Auerstaedt ; mais quand les coalisés entendirent le canon de Lauriston à Lindeneau, ils crurent qu'ils allaient prendre à revers une partie de l'armée française engagée sous Leipzig, et que le reste ne pourrait leur échapper.

Cependant le grand effort de l'artillerie et de l'infanterie ennemie portait sur le centre. Des cinq divisions de Ney, quatre étaient déjà fortement entamées : le combat devenait terrible ; Kaya surtout était le théâtre de la mêlée la plus sanglante.

Le carnage durait depuis trois quarts d'heure ; l'ennemi était parvenu à enlever les quatre villages et se disposait à déboucher sur Lutzen, lorsque tout à coup, au milieu d'un nuage de poussière et de fumée, parut Napoléon !... La garde était derrière lui. Sa présence pouvait seule arrêter l'élan des Prussiens ; elle produisit sur nos troupes l'effet accoutumé.

— Conscrits ! s'écria Napoléon d'une voix retentissante, votre empereur est avec vous ! il attend tout de votre courage !

A ces mots, l'enthousiasme reparait sur les figures ensanglantées de ces braves jeunes gens. Ils ne veulent pas faiblir sous les coups meurtriers qui les dispersent ; ils retournent dans les champs de Kaya, se rallient en se pelotonnant, et, sans cesser de crier *vive l'empereur!* reforment leurs rangs, épaississent leurs colonnes d'attaque et recommencent le combat avec plus de fureur que jamais. Au milieu du désordre, Napoléon rallia lui-même un bataillon de conscrits. Tandis que cette petite troupe s'avance l'arme au bras, il reconnaît, dans les rangs, un chef de bataillon qu'il avait suspendu de son emploi quelques jours auparavant pour une faute de discipline. Il fait arrêter le bataillon, court à cet officier et lui rend son commandement. Des vivats et des cris de joie éclatent aussitôt dans le bataillon, qui forme au même instant la tête d'une colonne d'attaque aux acclamations des vieux grenadiers témoins de cette scène. En passant devant eux au pas de charge, ces soldats, électrisés par leur présence, crièrent :

— Vive la vieille garde !

— Vive l'empereur ! conscrits !... reprirent en masse les vieilles moutaches.

Et quand ces jeunes gens furent près d'eux, quelques grenadiers leur dirent en faisant de gros yeux :

— Allons, les Parisiens ! allez *chauffer* les Prussiens un peu ferme ; nous sommes là, nous autres ; après vous s'il en reste.

Ceux-ci s'élançèrent ; le bruit le plus épouvantable de mousqueterie se fit entendre : bientôt aux cris des combattants succéda un silence de mort. C'était principalement sur Kaya que les grands efforts étaient dirigés ; ce village allait devenir le théâtre d'un gigantesque combat. Toutefois, le maréchal Ney continue de faire face à tout : son chef d'é-tat-major, le général Gouré, est tué près de lui ; le général Girard, déjà blessé de deux coups de feu, tombe atteint par une troisième balle ; on veut le porter à l'ambulance par

— Non ! dit-il en cherchant à se relever, je veux rester sur le champ de bataille, puisque le moment est arrivé, pour tout Français qui a du cœur, de vaincre ou de mourir ; laissez-moi !

Les généraux Cheminau et Guillot sont amputés ; le gé-

ral Gruner tombe mort ; les officiers d'ordonnance Prétet et Béranger sont blessés en portant des ordres ; mais Souham, Ricard et Marchand restent debout au milieu du feu. Pendant quatre heures on se battit avec une animosité toujours croissante. Gross-Gorschen, Klein-Gorschen et Rahna furent pris et repris sans qu'aucun des deux partis voulût céder du terrain. Les conscrits de France et les jeunes gens de Prusse, la fleur des universités du Nord, les enfants des meilleures familles de Paris, étaient là pêle-mêle, luttant corps à corps dans les décombres fumants de ces malheureux villages. Des deux côtés on faisait ses premières armes ; des deux côtés une brillante jeunesse avait répondu à l'appel de son souverain.

Quant à Napoléon, il était toujours resté devant Kaya, à demi-portée du canon de l'ennemi. Dans cette dangereuse position, les batteries prussiennes, établies près de Gorschen et de Rahna, tiraient à chaque instant sur la garde rangée en bataille à peu de distance derrière l'empereur ; les boulets ronflaient au-dessus de sa tête, les balles et la mitraille sifflaient à ses oreilles. Nous ne craignons pas de dire que dans aucune bataille Napoléon ne parut plus visiblement protégé par sa destinée ; car tout le temps qu'il demeura près de Kaya et en avant de Lutzen, il s'exposa au feu de l'ennemi plus peut-être que dans aucun des nombreux combats auxquels il avait assisté jusqu'alors. Cependant, une balle ayant emporté, en passant, quelques-unes des torsades d'or qui ornaient le dessus des fontes de sa selle de velours cramoisi, il fit un mouvement involontaire ; mais son cheval, qui peut-être avait mieux que lui l'instinct du danger, baissa les oreilles, enfla convulsivement les nascaux, et indiqua assez, par le tremblement continu de ses membres, qu'il ne voulait plus rester à cette place.

Napoléon, tenant la bride courte, se pencha sur l'arçon de la selle, et, allongeant la main jusque sur le cou de l'animal, le flatta doucement comme pour le rassurer ; puis, reprenant son aplomb, il redevint impassible et continua de braquer sa lunette sur les mouvements qui s'exécutaient devant lui. Les guides de l'escorte se tenaient en arrière de l'état-major et un peu à l'écart. Ils avaient remarqué l'effet de la balle, le geste de l'empereur ne leur avait point échappé. L'un d'eux, vieux soldat, qui datait de la création des guides et dont la bravoure allait jusqu'à la témérité, dit alors à demi-voix à un de ses camarades nouvellement admis dans les chasseurs de la garde :

— Moustachon, as-tu vu le Petit-Corporal ? ce n'est pas lui qui a peur ; c'est le *poulet d'Inde*.

— C'est ma foi vrai ! répondit avec admiration le jeune chasseur. Il est toujours solide au poste et tranquille comme Baptiste : les lanciers du deuxième me l'avaient bien dit.

— Quelle bêtise ! dit une autre vieille moustache, en se mêlant à voix basse à la conversation ; je le crois bien qu'il doit être solide et tranquille, puisque les balles viennent tout exprès s'aplatir sur son habit ; et c'est si vrai que, le soir de la Moskowa, son *brosseur*, M. Constant, a trouvé dans la poche de sa veste deux chevrotines qui étaient comme des poires tapées.

— Chasseur de la garde, mon collègue, reprit le vieux guide en se donnant un air d'importance, vous répétez là une *incohérence*. Encore si vous disiez que c'est *dessus* son grand cordon de la Légion d'honneur, qui est sous son habit, qu'elles se *raplatissent*, à la bonne heure ! ça arrive parce que je l'ai vu ; mais ce n'est pas là le motif : tiens, Moustachon, regarde là-haut !... Vois-tu ?

Et d'un mouvement de tête le guide indiquait le ciel.

— Eh bien ! continua-t-il, c'est à cause de son étoile, qui a une queue que nous ne pouvons pas voir parce qu'il y a trop de fumée ; et quand cette étoile n'aura plus de queue, alors, *rrrrouf!* le premier boulet d'enfant qui viendra sera pour le Petit-Corporal. C'est un appelé le grand Gustave-Adolphe, monarque des environs, qui est mort et enterré dans une pier-

re, et avec lequel il a été causer un instant, cette nuit, pour lui tirer les vers du nez, qui lui a rapporté cela ; au surplus, le cardinal *Flech* avait déjà dit la même chose à l'empereur, le jour de sa naissance.

Le jeune chasseur était, comme tous les enfans de Paris, incrédule, moqueur et taquin. Il n'avait pas pour les croyances et la personne du vieux guide beaucoup de respect ; aussi lui répondit-il d'un ton goguenard, tout en regardant en l'air : — C'est possible, mon ancien ; mais, en attendant, ce ne sera ni le roi de Prusse ni le papa beau-père qui feront la queue à cette étoile-là : ils n'ont pas les bras assez longs. Je crois même qu'ils ne nous la feront pas à nous aujourd'hui, quoique nous ne logions pas aussi haut que la comète dont vous nous parlez, et dont j'ai bu du vin, l'année dernière, chez mon oncle le curé.

— Ce n'est pas une raison, petit Moustachon, reprit le vieux soldat en fronçant le sourcil de ce qu'on osait mettre ses paroles en doute ; parce que tu ne sais pas encore que les rois en général, et les empereurs en particulier, ont le bras très-long, quand ils veulent. C'est ce que disait hier encore le lieutenant Piquemal, pendant le pansement. Mais, assez causé, Moustachon : les chapeaux bordés ont l'œil sur nous.

Et le vieux hussard se tut en lançant un regard de mépris au jeune guide, qui n'y fit pas attention, tant il était occupé de ce qui se passait autour de lui.

Des obus et des grenades venaient rouler, bondir et éclater aux pieds de l'empereur ; la mitraille continuait à passer au-dessus de sa tête avec son affreux sifflement, sans qu'il en fût atteint. Malheureusement il n'en était pas ainsi pour son état-major. Déjà quelques hussards de l'escorte avaient grommelé entre leurs dents :

— Voilà que ça recommence à chauffer un peu dur.

Le vieux guide, de son côté, avait l'habitude, depuis vingt ans, de parler aux obus, et de dire des sottises aux boulets qu'il voyait passer près de lui :

— Au moins, dit-il au jeune hussard, en parlant des obus, celles-là s'annoncent quand elles viennent vous donner tape ; au lieu que ces sélérats de boulets passent sans dire gare ! et ne vous avertissent que quand on est mort, ce qui est assez malsain, Moustachon.

Au même instant, un boulet de sept vint friser les jambes de son cheval en labourant la terre.

Oh ! le brigand ! dit le vieux guide en serrant les dents, et en suivant des yeux le projectile pour juger de son effet ; passe donc ton chemin, brutal, je ne te connais pas !

Un instant après, un obus vint s'enterrer à quelques pas :

— Gare dessous ! dit-il encore en détournant son cheval.

L'obus éclata, blessa un officier d'état-major et deux guides. Bientôt un autre boulet arriva en plein fouet et tua roide l'officier de santé Goulet et un pharmacien appelé Desroliers ; deux autres individus furent blessés grièvement du même coup.

— Ceci devient trop long, dit une voix dans le groupe de l'état-major.

— La position n'est pas tenable, reprit un autre.

— Nous y passerons tous !... ajouta d'un ton sourd un troisième.

Napoléon feignait avec peine de ne pas entendre ces conversations particulières ; mais il était facile de lire sur son visage l'extrême mécontentement et toute l'impatience que lui faisait éprouver ce chuchotement continu. Enfin, un officier général ayant dit, de manière à être distinctement entendu de

ses voisins, qu'un régiment de ligne venait de périr tout entier devant Gorschen, l'empereur, poussé à bout, se retourna vivement sur sa selle en disant d'un ton d'humeur :

— Messieurs ! un régiment ne périt pas devant l'ennemi ; il s'immortalise !

Cependant Napoléon, qui n'a pas perdu de vue Kaya, quitte son état-major, accourt au grand galop de son cheval, et, presque seul, se jetant à la traverse :

— Conscrits ! s'écrie-t-il, quelle honte !... C'était sur vous que j'avais fondé toutes mes espérances, et vous fuyez ! Ne me voyez-vous donc pas ?... N'avez-vous donc plus de confiance en votre empereur ?

À ces paroles prestigieuses, cette brave jeunesse se rallie aux cris de *vive l'empereur !* et, le cœur plein d'enthousiasme, les soldats retournent au combat.

— Le moment de crise qui décide du gain ou de la perte d'une bataille est arrivé ! dit alors Napoléon aux officiers de son état-major, qui s'étaient hâtés de le rejoindre. Messieurs, ajoute-t-il, il n'y a pas un moment à perdre si nous voulons en finir.

Sur un signe de Napoléon, les seize bataillons de la jeune garde, commandés par Dumoustier, arrivent en bon ordre. Le duc de Trévise est chargé de les conduire au feu, de marcher sur Kaya tête baissée, et de faire main-basse sur tout ce qui s'y trouvera. Cette attaque est soutenue par les six bataillons de la vieille garde, *vieux guerriers endurcis aux périls, et qui ne craignent ni le feu ni la glace*, dit plus tard Napoléon dans son bulletin. Le général Roguet les commande ; et pour rendre ces forces irrésistibles :

— Drouot ! s'écrie Napoléon, réunis une batterie de quatre-vingt pièces ; place-la en écharpe pour déborder le village par la droite, et balaye tout ce que tu verras devant toi.

Un mouvement de cette importance n'est que l'affaire d'une parole ; Drouot, secondé des généraux Dulauloy et Devaux, l'exécute rapidement ; l'empereur vient lui-même se placer au milieu des pièces, que l'ennemi couvre de mitraille. En même temps la jeune garde se précipite sur Kaya comme un torrent. Le duc de Trévise, qui est à la tête, disparaît dans la mêlée : son cheval est tué sous lui ; le général Dumoustier tombe aussi ; tous les deux se relèvent et se dégagent. Cette fois, nos jeunes soldats luttent contre les vétérans de l'armée russe et prussienne ; ils combattent corps à corps et à l'arme blanche. Ils emportent une dernière fois le village, et l'effet terrible de la grande batterie achève d'écraser l'ennemi. Enfin, cette masse de feux, de poussière et de fumée, restée si longtemps immobile sur le même point de la plaine, prend son cours et repasse à travers le malheureux village, qui n'est plus qu'un amas de décombres embrasés et fumants ; Napoléon juge que tout est fini.

— Rien n'est impossible avec cette jeunesse ! dit-il.

Puis il demande à un de ses aides de camp :

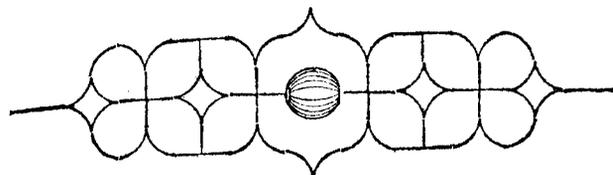
— Quelle heure est-il ?

— Trois heures, sire.

— J'avais donc raison ce matin ; la bataille est gagnée.

Napoléon défendit qu'on poursuivît l'ennemi. Il connaissait la nombreuse cavalerie dont les alliés pouvaient disposer ; d'ailleurs il avait remarqué que la plus grande partie n'avait pas donné. Des courriers s'élançèrent alors du champ de bataille pour aller porter à Paris, dans toute l'Europe et jusqu'à Constantinople, le nouvelle que les Français avaient ressaisi la victoire.

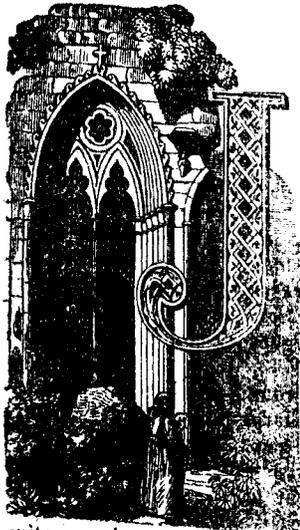
(A CONTINUER.)



Histoire Vritable et Naturelle des Mœurs et Productions
DU PAYS DE LA NOUVELLE-FRANCE,
VULGAIREMENT DITE LE CANADA.

CHAPITRE IV.

DES ARBRES QUI CROISSENT DANS LA NOUVELLE-FRANCE.



Je vois bien que le lecteur curieux demande déjà quelles sortes d'arbres croissent dans ces grandes forêts, et si ce sont toujours les mêmes partout ; à quoi sont-ils bons ? s'en peut-on servir à quelques choses ? sont-ils gros ? sont-ils hauts ? le bois est-il sain ? A toutes ces questions, mon cher lecteur, je vous y répondrai, vous en faisant la description la plus naïve que je pourrai, et avec toute la sincérité possible, tâchant de fuir toutes exagérations, comme j'ai fait, et comme j'espère de faire dans tout le reste de mon discours : en-

suite vous jugerez à quoi ils sont propres et ce qu'on en pourra faire. Je n'y garderai point d'ordre ; je les nommerai comme ils me viendront en la mémoire ; je commencerai par un, qui est le plus utile ici, que l'on nomme Pin, qui n'apporte pas de fruit comme ceux de l'Europe ; il y en a de toutes grosseurs et grandeurs ; ils viennent ordinairement de la hauteur de cinquante à soixante pieds, sans branches : l'on s'en sert pour faire de la planche, qui est fort belle et bonne ; et l'on dit que ces arbres seraient bien propres à faire des mâts de navires. Il s'en trouve d'assez menu et haut pour cet effet : ces arbres sont forts droits : il y a de grands pays qui n'en portent point : mais les lieux où ils naissent sont appelés pinnières.

Ces arbres rendent quantité de gomme ; les sauvages s'en servent pour brayer leurs canots, et on s'en sert heureusement pour les plaies, où cette gomme est fort souveraine.

Il croit aussi des cèdres, le bois en est fort tendre, il a la feuille plate, et le bois est quasi comme incorruptible : c'est pourquoi on s'en sert ici pour faire les clôtures des jardins, et les poutres des caves : il sent assez bon ; mais d'ordinaire les arbres ne sont pas sains : cependant il s'en trouve plusieurs gros qui pourraient servir à faire du meuble : il rend une gomme, qui étant brûlée, a une très-bonne odeur comme de l'encens. Je ne sache pas qu'elle aie d'autre qualité.

Il y a des sapins comme en France : toute la différence que j'y trouve, c'est qu'à la plupart il y vient des bubons à l'écorce, qui sont remplies d'une certaine gomme liquide qui est aromatique, dont on se sert pour les plaies comme de baumes, et n'a pas guères moins de vertu, selon le rapport de ceux qui ont fait l'expérience : on en dit plusieurs autres choses, mais je laisse cela aux médecins.

Il y a une autre espèce d'arbre, qu'on nomme épinette : c'est quasi comme du sapin, sinon qu'il est plus propre à faire

des mâts de petits vaisseaux, comme des chaloupes et barques, étant plus fort que le sapin. Je parle de l'épinette verte : car il y en a de deux sortes l'une verte, et l'autre rouge.

L'épinette rouge est d'un bois plus ferme et plus pesant, et fort propre à bâtir ; elle se dépouille de ses feuilles en automne, et les reprend au printemps : ce qui n'arrive point aux autres sapinages. L'écorce en est rouge ; il ne rend pas quasi de gomme, tout au contraire de l'épinette verte qui en a quantité.

Il y a encore une autre espèce que l'on appelle prusse ; ce sont ordinairement de gros arbres qui ont trente ou quarante pieds de haut sans branches ; ils ont une grosse écorce et rouge : ce bois ne pourrit pas si facilement que les autres ; c'est pourquoi on s'en sert ordinairement pour bâtir. Ce qu'il y a de mal dans ce bois, c'est qu'il s'en trouve quantité de rouillé, ce qui le fait rebuter. De celui-là il en vient par tout, en bonne et mauvaise terre : il ne produit point de gomme.

Il faut remarquer que tous les sapinages ne croissent que dans des lieux humides, à la réserve des pins et prusses, qui viennent aussi bien aux lieux secs qu'aux lieux humides.

Il y a une autre espèce d'arbre qu'on appelle érable, qui vient fort gros et haut : le bois en est fort beau, nonobstant quoi on ne s'en sert à rien qu'à brûler, ou pour emmancher des outils, à quoi il est très-propre, à cause qu'il est extrêmement doux et fort. Quand on entaille ces érables au printemps, il en dégoute quantité d'eau, qui est plus douce que de l'eau détrempee dans du sucre ; du moins plus agréable à boire.

L'arbre appelé merisier, devient gros et haut, bien droit. Son bois sert à faire du meuble, et à monter des armes. Il est rouge dedans, et est le plus beau pour les ouvrages qu'il y ait en ces quartiers. Il ne porte aucun fruit.

On l'a nommé merisier, parce que son écorce est semblable aux merisiers de France.

Il y a aussi du bois de hêtre, fort beau et bon, qui porte de la faine comme en France ; mais l'on ne s'en sert qu'à brûler.

Il se trouve de deux sortes de chênes ; l'un est plus poreux que l'autre. Le poreux est propre pour faire du meuble, et autre travail de menuiserie et de charpente : l'autre est propre à faire des vaisseaux pour aller sur l'eau : ces arbres viennent hauts, gros et droits, et surtout vers le Mont-Royal.

Il y a aussi deux sortes de frêne, l'un appelé franc-frêne, et l'autre frêne-bâtard : ces arbres viennent bien hauts et bien droits, le bois en est fort beau et bon.

Il y a des ormes qui viennent fort gros et hauts, le bois en est excellent, et les charrens de ce pays s'en servent fort.

Il y a des noyers de deux sortes, qui apportent des noix : les uns les apportent grosses et dures ; mais le bois de l'arbre est fort tendre, et l'on ne s'en sert point, sinon à faire des sabots, à quoi il est fort propre : de celui-là il y en a vers Québec et les Trois-Rivières en quantité : mais peu en montant plus haut ; l'autre sorte de noyers apporte des petites noix rondes, qui ont l'écale tendre comme celle de France ; mais le bois de l'arbre est fort dur, et rouge dedans : on commence d'en trouver au Mont-Royal, et il y en a quantité dans le pays des Iroquois. Les sauvages mêmes se servent de noix à faire de l'huile, laquelle est excellente.

Une autre espèce d'arbre, qu'on appelle de la plaine, est

quasi comme l'érable ; mais un peu plus tendre, qui sert à brûler.

Il y a du bouleau, dont les arbres viennent fort gros et hauts ; nos sauvages se servent de l'écorce pour faire leurs canots, et pour couvrir leurs cabanes portatives ; cela se roulant comme un tableau, on le déroule et on l'étend sur deux ou trois perches plantées en terre ; et on se met à l'abri là-dessous, comme on ferait sous une tente ; les sauvages en font encore des plats et autres petits vaisseaux à leurs usages ; le bois en est fort beau et bien sain, mais on ne s'en sert à rien ici.

Il se trouve aussi du tremble de toutes façons ; c'est à dire, gros et petit, qui sert à la nourriture des castors qui en aiment fort l'écorce.

Il y a d'autres arbres appelés bois-blanc, que quelques uns appellent tillot ; le bois en est blanc et bien tendre, qui pourrit facilement à l'eau : l'écorce sert à nos sauvages en beaucoup d'usages ; car celle des plus gros arbres leur sert à faire une espèce de tonneau, dans lequel ils mettent leur grain et autres choses.

L'écorce des petits leur sert à lier, et même ils en font un chanvre, duquel ils se servent pour faire des cordages.

Il y a des châtaigniers et des meuriers, qui se trouvent seulement dans le pays des Iroquois : pour les châtaigniers, il y en a en abondance, et qui rapportent du fruit aussi bon que ceux de France : les arbres en sont beaucoup plus gros et plus grands.

Il se voit quantité d'autres arbres au dit pays des Iroquois, qui ne sont point ici dans nos quartiers, et dont je ne sais pas le nom ; seulement sais-je bien qu'il y en a qui ont le bois rouge et fort propre à faire du meuble.

Il y a aussi en ces quartiers abondance de coudriers, qui rapportent force noisettes, sureau, épine blanche, qui apportent des fruits plus gros que ceux de France, et d'un bien meilleur goût ; pruniers qui apportent des prunes rouges de la grosseur du damas, et qui sont d'un assez bon goût, mais non pas toutes fois si bon que celles de France.

Il y a des saules et des aulnes en abondance. Il s'y trouve des groseilliers qui apportent des groseilles de deux sortes ; les unes comme en France, les autres toutes pleines de picquerons.

Il y a des gadeliers ou groseilles rouges. Il y a de petits arbres que l'on appelle merisiers, qui apportent de deux ou trois sortes de petits fruits : le goût n'en est pas désagréable ; mais ils sont bien petits ; les arbres ne deviennent jamais gros.

Il y a encore d'autres petits fruitiers semblables, qui ne valent pas la peine d'en parler, pour n'être pas considérables.

Puisque je suis sur les fruitiers, je n'omettrai pas à vous parler des framboisiers et fraisiers, qui sont en tout ce pays en si grande abondance qu'il n'est pas croyable ; toutes les terres en sont remplies, et cela vient par dépit ; cependant, ils produisent une si grande quantité de fruits, que dans la saison on ne les peut épuiser : elles viennent plus grosses et de meilleur goût qu'en France.

Il se trouve d'une autre sorte de petits fruits, gros comme de gros pois, ils s'appellent bluets, et sont d'un excellent goût : l'arbre qui les produit n'a pas plus d'un pied de haut : ils ne croissent pas partout ; mais il y a des endroits où il y en a une grande quantité.

Les ronces de ce pays produisent un fruit qui est quasi d'aussi bon goût que nos meures de France ; il n'est pas si gros.

Il y a quantité de petits fruits dont je ne sais pas les noms, et qui ne sont pas beaucoup exquis, mais se mangent faute d'autres.

Il y a aussi abondance de vignes sauvages, qui portent des raisins : le grain n'en est pas si gros que celui de nos vignes de France, ni les grappes si fournies : mais je crois que si elles étaient cultivées, elles ne différeraient en rien : le raisin en est un peu acre, et fait de gros vin, qui tache beaucoup, et qui

d'ordinaire est meilleur un an après, que l'année qu'il est fait.

Quelques particuliers ont planté quelques pieds de vigne venue de France dans leurs jardins, qui ont rapporté de fort beaux et bons raisins.

On n'a point encore planté ici d'arbres de France, sinon quelques pommiers qui rapportent de fort bonnes pommes et en quantité, mais il y a bien peu de ces arbres.

CHAPITRE V.

NOMS DES ANIMAUX QUI SE RENCONTRENT AU PAYS DE LA NOUVELLE-FRANCE.

Pour satisfaire à la promesse que j'ai faite dans mon premier chapitre, de traiter de chaque chose en particulier : je vous ferai ce chapitre du nom des animaux, et des lieux où ils se rencontrent d'ordinaire ; car, comme vous savez, toutes les choses ne sont pas en un même endroit. Par ce moyen, je vous ôterai la confusion qu'on peut avoir dans l'esprit, prenant les choses en gros ou en général.

Commençons donc par le plus commun et le plus universel de tous les animaux de ce pays, qui est l'élan, qu'on appelle en ces quartiers ici original : ils sont plus grands d'ordinaire que de grands mulets, et ont à peu près la tête faite de même. La différence qu'il y a, c'est que les mâles portent des bois fourchus comme celui des cerfs, sinon qu'ils sont plats. Ils leur tombent tous les ans, et croissent tous les ans d'un fourchon. La chair en est bonne et légère, et ne fait jamais de mal. La peau se porte en Franco pour la faire passer en buffle, la moëlle est médicinale contre les douleurs de nerfs. L'on dit que la corne du pied gauche est bonne pour le mal caduc : c'est un animal bien haut sur jambe et bien dispos : il a le pied fendu ; il est sans queue ; il se défend des pieds de devant comme les cerfs.

Le caribou est un animal de la hauteur environ d'un âne, mais qui est fort dispos. Le mâle a le pied fourchu, et l'ouvre si large en courant, qu'il n'enfoncé point l'hiver dans les neiges quelques hautes qu'elles puissent être. Il porte un bois fourchu, rond et bien pointu. La chair en est bonne à manger, et délicate.

L'ours est de couleur noire, et il n'y en a point de blancs en ces quartiers. La peau des petits est estimée pour faire des manchons. Ils ne sont point malfaisants si on ne les irrite : la viande en est bonne à manger : la graisse fondue devient comme de l'huile, et est bonne contre les humeurs froides. Il est six mois sans sortir des lieux où il se tient caché : il se retire dans des creux d'arbres pour l'ordinaire : il aime beaucoup le gland, de là vient qu'il y en a si grande abondance allant au pays des Iroquois : il est carnassier, tue les cochons pour les manger quand il en attrappe à l'écart.

Les animaux qu'on appelle ici vaches sauvages, sont une espèce de cerfs : les mâles portent des bois tout semblables, et quittent leurs bois tous les ans : ils ont le pied fourchu ; ils sont grands comme de grands cerfs, la viande en est délicate, et ces animaux vont ordinairement par bandes, et ne se rencontrent pas partout. On n'en voit point au-dessous des Trois-Rivières, mais bien au-dessus ; plus on monte en haut vers les Iroquois, et plus il y en a.

Il y a aussi des animaux qu'on appelle cerfs, qui sont de la même façon que ceux de France, à la réserve qu'ils sont plus petits, et d'un poil plus blanchâtre. De ceux-là il ne s'en trouve pas au-dessous du Mont-Royal, mais bien au-dessus ; montant plus haut, il y en a sans nombre.

Quand aux animaux qu'on appelle buffles, il ne s'en trouve que dans le pays des Outaouak, environ à quatre ou cinq cents lieues de Québec, tirant vers l'occident et le septentrion.

Il y a des loups de deux sortes, les uns s'appellent loups-cerviers, dont la peau est excellente à faire des fourrures. Ces

animaux abondent du côté du nord, et il s'en trouve peu proche nos habitations ; les autres sont loups communs, qui ne sont pas du tout si grands que ceux de France, ni si malins, et ont la peau plus belle : ils ne laissent pas d'être carnassiers, et font la guerre aux animaux dans les bois : et quand ils trouvent de nos petits chiens à l'écart, ils les mangent. Il y en a peu vers Québec. Ils sont plus communs à mesure que l'on monte en haut.

Il y a aussi quantité de renards par tout le pays : comme je ne trouve point qu'il y ait de différence avec ceux de France, je n'en parlerai point ; sinon qu'il s'en trouve quelquefois de noirs, mais bien rarement.

Il y a une autre sorte d'animal plus petit qu'un renard, qui monte sur les arbres : on l'appelle l'Enfant du Diable ; il est extrêmement carnassier, et il a l'industrie de tuer des élans, la chair en est bonne.

Il y a aussi quantité de Martres ; mais elles sont toutes rousses, et il ne s'en voit point de noires.

Il y a d'autres animaux que l'on appelle des chats sauvages, quoiqu'ils ne ressemblent guère aux autres chats ; mais c'est à cause qu'ils grimpent aux arbres : ils sont plus gros beaucoup que les nôtres : ils sont d'ordinaire extrêmement gras, la viande en est bonne ; les sauvages se servent de la peau pour en faire des robes.

Il y a des porcs-épics. Les sauvages se servent du poil qui est fort gros, creux et pointu par les deux bouts, pour faire divers petits ouvrages qui leur servent d'ornements parmi eux, comme les passements parmi nous ; la viande de cet animal est bonne.

Il y a un autre animal un peu plus petit, qu'on nomme si-fleur : il loge en terre et fait une tanière comme le renard : la viande en est aussi bonne.

Il y a quantité de lièvres, ils ne sont pas si grands que ceux de France : ce qui est remarquable, c'est qu'en été ils sont gris, et l'hiver ils sont blancs : ainsi ils changent deux fois de couleur l'année.

Il y a d'autres animaux que l'on appelle bête-puante. Cet animal ne court pas vite : quand il se voit poursuivi, il urine : mais cette urine est si puante, qu'elle infecte tout le voisinage, et plus de quinze jours ou trois semaines après, on sent encore l'odeur approchant du lieu. Cet animal étrangle les poules quand il les peut attraper.

Il y en a une autre espèce d'animaux qui leur font la guerre, qui sont beaucoup plus petits, que l'on nomme pêcheurs, parce qu'ils vont dans le fond de l'eau comme à terre.

Il y a quatre sortes d'écureuils, les uns sont roux comme ceux de France ; d'autres sont plus petits, et ont deux barres blanches et noires tout le long du dos ; on les nomme écureuils suisses : il y en a d'une troisième sorte qui sont gros et en effet d'un arbre sur l'autre, par le moyen de certaines peaux qui s'étendent lorsqu'ils ouvrent les pattes : ils ne volent jamais en montant comme les oiseaux, mais droit ou en descendant ; ils sont beaux et mignons : la quatrième espèce sont des écureuils noirs ; ils sont plus gros que tous les autres : la peau en est très-belle, et les sauvages s'en servent à faire des robes : cet animal est joli et curieux ; mais il ne s'en trouve que dans le pays des Iroquois.

Après cela nous parlerons des animaux Amphibies, qui vivent et dans l'eau et sur terre, comme castor, loutre, et rat musqué.

Le castor ou bièvre est un animal qui a les jambes fort courtes, vit dans l'eau et sur terre : il a une grande queue plate, dont la peau est en façon d'écaille ; vous savez que le poil sert à faire des chapeaux, et c'est le grand trafic de ce pays-ci.

Ces animaux multiplient beaucoup ; la chair en est délicate comme celle du mouton : les testicules sont recherchées par les apothicaires. Cet animal, tout grossier qu'il est, a une merveilleuse industrie, non seulement à se loger dans l'eau et

dans la terre, mais surtout à bâtir des digues : car ils ont l'adresse d'arrêter de petites rivières, et de faire des chaussées que l'eau ne peut rompre, et font par ce moyen noyer un grand pays qui leur sert d'étang pour se jouer et pour y faire leur demeure. Les sauvages qui vont à la chasse, ont toutes les peines du monde à rompre ces digues. Les castors qui sont du côté du nord valent bien mieux, et le poil en est plus excellent que de ceux du côté du sud.

Pour les loutres ils se trouvent d'ordinaire dans les lacs ; il y en a quelques-unes qui ont la peau assez belle.

Le rat musqué est un animal qui vit dans l'eau, et qui est assurément estimé pour les testicules qui sentent le musc pendant deux mois, qui est le tems qu'ils sont en chaleur, savoir avril et mai ; leur peau ressemble à celle d'un lapin, tant pour la couleur que pour la grandeur ; la chair en est bonne.

Il y a aussi des belettes, mulots, taupes et souris : voilà pour ce qui est des animaux du pays. Voici le nom de ceux que l'on amène de France, des bœufs et des vaches ; les bœufs servent à labourer la terre, et à traîner du bois l'hiver sur les neiges. Des cochons en grand nombre ; des moutons il y en a peu : des chiens, des chats, et des rats. Voilà les animaux que l'on nous a amené de France, qui font bonne fin en ce pays-ci.

Après avoir parlé de tous les animaux qui sont dans le pays, disons un mot des reptiles qui s'y trouvent.

Il s'y voit des couleuvres de plusieurs sortes : il y en a qui ont la peau émaillée de blanc et de noir ; d'autres de jaune et de vert : elles ne sont pas malfaisantes, du moins on ne s'en est pas encore aperçu : les plus longues sont environ d'une aune ; mais il y en a peu de si longues. Plus on va en haut, plus il y en a.

Dans le pays des Iroquois, il y en a d'une autre sorte que l'on appelle des couleuvres à sonnettes : celles-là sont dangereuses, elles mordent quelquefois les sauvages, qui en mourraient en peu de temps, n'était la connaissance d'une herbe qu'ils ont, laquelle croit en ce pays, qui étant appliquée sur la blessure en forme de cataplasme, en tire tout le venin.

Il y a des lézards et autres petits animaux semblables : des crapauds, mais je n'en ai jamais vu de si gros en France.

Il y a des grenouilles de plusieurs sortes : j'en ai vu de trois, savoir les unes aussi grosses que le pied d'un cheval, qui sont vertes et se trouvent sur le bord du grand fleuve ; elles beuglent le soir comme un bœuf, et plusieurs de nos nouveaux venus y ont été trompés, croyant entendre des vaches sauvages, ils ne le voulaient pas croire quand on leur disait que c'était des grenouilles, on les entend d'une grande lieue. Les sauvages, Hurons, les mangent, et ils disent qu'elles sont fort bonnes.

Il y en a d'autres semblables à celles de France, et c'est de celles-là qu'il y en a plus grand nombre.

J'en ai vu d'une troisième sorte, qui sont toutes comme les grenouilles communes, sinon qu'elles ont une queue : je n'ai jamais vu de celle-là qu'en un seul endroit, le long d'une petite rivière ; mais j'en vis plus d'un cent.

CHAPITRE VI.

NOMS DES OISEAUX QUI SE VOIENT EN LA NOUVELLE-FRANCE.

En vous mettant le nom des oiseaux qui sont dans ce Pays, je ne vous parlerai point de ceux qui se rencontrent à l'entrée du Golfe, comme Cormorans, Tanguets, Fauquets, Poules d'eau, Griseaux, et une infinité d'autres, qui sont plutôt oiseaux de mer que de terre : mais je vous nommerai seulement ceux qui sont proches de nous, et que l'on tue tous les jours, comme Cygnes, Outardes, Breneschés, Oies sauvages, Grues, Canards, Cercelles, Plongeurs de plus de dix sortes, Muarts, Butors, Hérons, Beccasses, Beccassines, Chevaliers,

Pleuviers, Pirouis, Allouettes de mer : car il n'y en a point des champs. Tous les noms ci-dessus sont oiseaux de rivières ; vu que s'ils ne se trouvent dedans, ils se trouvent le long des bords.

Tout ce pays est rempli de ce Gibier dans la saison, qui est le printemps et l'automne.

Comme l'outarde n'est pas un oiseau commun en France, j'en ferai une petite description, à cause que c'est le Gibier de rivière le plus commun d'ici ; elle est faite tout comme une Oie grise, mais beaucoup plus grosse, elle n'a pas la chair si délicate que celle des Oies que nous voyons ici en Canada ; qui en passant sont toutes blanches, à la réserve du bout des ailes et de la queue qui est noire : car pour la chair des Oies de France, il s'en faut beaucoup qu'elle approche du goût de celle de nos Outardes.

Les noms des autres oiseaux sont l'Aigle, le Coq-d'Inde, des Oiseaux de proie de plus de quinze sortes, dont je ne sais pas les noms, sinon de l'Epervier et de l'Emérillon.

La femelle de l'Aigle a la tête et la queue blanche, on l'appelle Nonnette.

Pour le Coq-d'Inde sauvage, il ne s'en trouve point ni à Québec, ni aux Trois-Rivières, ni à Montréal : mais dans le pays des Iroquois, et dans le pays où demeuraient autrefois les Hurons, il y en a des quantités, et dont la chair est bien plus délicate, que des Coqs-d'Inde domestiques.

Il y a trois sortes de Perdrix ; les unes sont blanches, et elles ne se trouvent que l'Hiver, elles ont de la plume jusque sur les argots, elles sont fort belles et plus grosses que celles de France, la chair en est délicate. Il y a d'autres perdrix qui sont toutes noires, qui ont des yeux rouges : elles sont plus petites que celles de France, la chair n'en est pas si bonne à manger ; mais c'est un bel oiseau, et elles ne sont pas bien communes.

Il y a aussi des perdrix grises, qui sont grosses comme des poules : celles-là sont fort communes et bien-aisées à tuer ; car elles ne s'enfuient quasi pas du monde ; la chair est extrêmement blanche et sèche.

Il y a d'une autre sorte d'oiseaux, qui se nomment tourtes ou tourterelles, (comme vous voudrez) elles sont presque grosses comme des pigeons, et d'un plumage cendré : les mâles ont la gorge rouge, et sont d'un excellent goût. Il y en a des quantités prodigieuses, l'on en tue des quarante et quarante-cinq d'un coup de fusil : ce n'est pas que cela se fasse d'ordinaire ; mais pour en tuer huit, dix, ou douze, cela est commun ; elles viennent d'ordinaire au mois de mai, et s'en retournent au mois de septembre ; il s'en trouve universellement par tout ce pays-ci. Les Iroquois les prennent à la passée avec des rets ; ils en prennent quelquefois des trois et quatre cent d'un coup.

Il y a aussi grand nombre d'étournaux qui s'abandonnent en septembre et octobre : quantité de grives, merles, hortolans, et un nombre infini d'autres petits oiseaux dont je ne sais pas les noms.

Il y a des Hironnelles, Martinets, Geays, Pies, mais elles ne sont pas comme celles de France : car elles sont cendrées et mal bâties.

Il se voit des Hiboux et Chats-huans : des Corbeaux et Corneilles, des Piverts, et autres sortes que l'on appelle Picquebois : des petits oiseaux qui sont tout rouges comme du feu : d'autres sont rouges et noirs : d'autres sont tout jaunes, et d'autres tout bleus.

Les oiseaux mouches, qui sont les plus petits de tous, sont quasi tout verds, à la réserve des mâles qui ont la gorge rouge.

Les oiseaux que l'on a apporté de France, sont Poules, Poules-d'Indes, et des Pigeons.

CHAPITRE VII.

NOMS DES POISSONS QUI SE TROUVENT DANS LE GRAND FLEUVE ST. LAURENT, ET DANS LES LACS ET RIVIÈRES QUI DESCENDENT, DONT NOUS AVONS CONNAISSANCE.

A l'entrée du Fleuve, il s'y voit des Balenaux, et l'on dit même qu'il y a de grosses Baleines.

Il y a quantité de Morues, et l'on en pêche jusqu'à dix lieues de Tadoussac.

Depuis là jusqu'au Mont-Royal se trouve grande quantité de Marsoins blancs, propres à faire de l'huile, si on les pouvait attraper. On en voit des quantités admirables depuis Tadoussac jusqu'à Québec, qui bondissent sur la rivière. Ils sont extrêmement grands et gros ; et l'on peut espérer du moins une barrique d'huile de chacun, ainsi qu'on a expérimenté de quelques-uns qu'on a trouvé échoués.

Il y a aussi quantité de Loups-marins vers Tadoussac, et descendant plus bas ; l'huile en est excellente, non seulement à brûler ; mais à beaucoup d'autres choses ; ils sont fort aisez à attraper, la peau sert à beaucoup d'usages.

Il y a quantité de Saumons et Truites, depuis l'entrée du Golfe jusqu'à Québec : il ne s'en trouve point aux Trois-Rivières, ni au Mont-Royal : mais quantité dans le pays des Iroquois.

Il y a abondance de Maquereaux, mais ils ne se trouvent qu'à l'Isle Percée.

Le Haran donne en plusieurs endroits : à l'Isle Percée, Tadoussac, et autres rivières, il va par bandes comme en Europe.

L'Éturgeon se prend depuis Québec en montant en haut, et dans tous ces grands lacs où il y en a grandes quantités : il s'en voit bien peu de petits mais tous grands Éturgeons de quatre, de six, et de huit pieds de long : j'ai vu qu'il s'en pêchait en abondance devant l'habitation du Mont-Royal, pendant qu'ils avaient des hommes affectionnés à la pêche : il est parfaitement bon salé, et se garde bien longtemps : j'en ai mangé qu'il y avait deux ans qu'il était salé, qui était aussi bon que quatre jours après la prise.

L'Alose est plus abondante à Québec qu'en aucun lieu ; il y en a des quantités prodigieuses au printemps, qui est la saison qu'on la pêche.

Le Bar est un poisson d'eau douce : on en pêche quantité à Québec et aux Trois-Rivières : je n'ai point oui dire qu'on en prit à Tadoussac, ni au Mont-Royal : c'est un poisson dont la chair est excellente, et où il y a peu d'arrêtes.

La Barbue commune en tout ce pays, et qui abonde par tout, est un poisson sans écaille, qui a la tête plus grosse que le reste du corps, n'a que la grosse arrête : la chair en est blanche, délicate pour être un des plus gras de ce pays-ci : elle a d'ordinaire un pied et demi ou deux pieds de long : elle se prend à l'ameçon : elle est fort bonne salée.

Il y a aussi abondance d'Eplan durant l'Automne, tant à Québec qu'à Tadoussac.

Il se trouve des Loches à Tadoussac, et quantité d'autre sorte de poissons que j'obmettrai pour n'en savoir les noms.

L'Anguille se pêche à Québec, en plus grand abondance qu'en aucun lieu, dans le mois de Septembre et au commencement d'Octobre : elle est plus grosse et de beaucoup meilleur goût que celle qui se voit en France. J'en ai vu d'aussi grosses que la jambe d'un homme : elle est délicate : elle se garde fort bien salée : elle se prend avec des nasses : on en prend en si grande quantité, que cela n'est pas concevable à moins que de l'avoir vu.

Les poissons qui se trouvent dans les petits lacs et petites rivières, sont Brochets, Carpes de plusieurs sortes ; Perches, Braimes, petites Truites, Poissons dorés, Ouchigans, une autre sorte de poisson plat qui n'a point de nom français, non plus que le précédent, qui est petit, mais excellent, et un autre nommé le poisson blanc ; voilà les plus communs qui se rencontrent par tout.

Les Brochets y sont ordinairement bien grands. Les Carpes, de quelque nature qu'elles soient, ne sont pas bien excellentes à moins que d'être frites à l'huile : elles ont la chair molasse.

De tous ces Poissons, il y a abondance dans tous les petits lacs et petites rivières.

Dans ces grands lacs, il y a quantité de beaux et grands poissons, et de diverses espèces, qui n'ont point encore de nom parmi nous autres Français, qui cependant sont des mangers délicieux. Je n'en ferai point la description, ils sont encore trop éloignés de nous.

Il serait bien difficile de dire les noms de tous les poissons qui se prennent dans un grand pays comme celui-ci. De temps en temps il s'en prend quelques-uns dont on n'a point

encore vu de semblables. On trouve aussi des Ecrevisses dans les petites rivières.

J'oubliais à vous faire la description d'un poisson, qu'on appelle Poisson armé : il a environ deux pieds et demi de long, et même trois pieds ; il est tout rond, et a six ou huit pouces de tour ; il est quasi également gros partout : il a une écaille extrêmement dure, et qu'on ne saurait avoir percé d'un coup d'épée ; son bec a environ huit pouces de long, et est dur comme de l'os ; armé de trois rangés de dents de chaque côté, qui sont pointues comme des alènes : la chair ne vaut pas grand chose à manger. Il est fort facile à prendre, mais il est rare.

PIERRE BOUCHER.

(A CONTINUER.)

LA FOLLE DE DOUARNENEZ.



Il y a juste cinquante-cinq ans, puisque nous étions en 1792. Cette année-la sonnait mal à Douarnenez, quoique la sardine *montât* bien. La rogue était hors de prix, et l'on n'entendait parler que de malheurs. Il y avait plus de mendiants sur les routes que de rentiers dans les chaumières. Dans les manoirs qui étaient encore debout, il ne restait plus que des veuves en larmes ; et les chevaux de garnison peuplaient les églises où le feu n'avait point passé. Nous allions nuitamment tous les dimanches ouïr la messe dans les grottes de Morgat, où le prêtre était en bateau comme les chrétiens, et posait le saint-sacrement sur un rocher battu par la mer. Ce rocher, que vous pourrez voir, s'appelle encore l'*Autel* dans le pays.

Un soir de cette mauvaise année, je venais de m'endormir après avoir levé dix mille sardines. On frappe à ma porte. Je cours ouvrir, et je vois une jeune fille et un vieillard qui me demandent asile...

La jeune fille comme un ange, portait le petit bonnet (*bigouden*) et l'élégant corsage (*justin*) des femmes de Pont-l'Abbé. Le vieillard était un pêcheur connu, à en juger par son chapeau rond et ses larges culottes. Mais quand je l'eus bien considéré, au lieu de lui donner la main, je me précipitai à ses genoux...

Vous saurez pourquoi tout à l'heure.

Ma femme et tous nos parents suivirent mon exemple, et les voyageurs furent installés dans les deux plus belles chambres de notre maison.

— J'accepte vos soins, me dit le vieillard avec reconnaissance ; mais à condition que je partagerai vos travaux, et que ma fille et moi nous serons ici pour tout le monde, elle, la simple paysanne Margaitte ; moi, le pauvre pêcheur Julien Kerloi.

Je voulus réclamer, mais les pleurs me coupèrent la parole, et il fallut céder à ces mots terribles : — *Il y va de notre existence et de la vôtre !*...

La mienne ! peu m'importait ; mais celle de mon hôte ! c'était autre chose !

Julien et Margaitte (puisqu'il fallait les appeler ainsi), devinrent donc les compagnons de nos pêches et de nos labeurs. Le père s'embarquait avec moi et jetait la rogue ou tenait la barre. Le cœur me saignait de voir ses faibles mains meurtries par nos rudes cordages, et ses cheveux blancs trempés de sueur brûlante ou de pluie glacée. Tout ce que je pus

obtenir de lui, ce fut qu'il ne ramerait jamais, et qu'il resterait à terre dans les gros temps. Du reste, malgré ses efforts pour agir, parler et même jurer en vrai pêcheur, il avait une dignité qui en faisait le roi de la chaloupe. Chacun l'eût appelé *monsieur* ou *monseigneur*, si ces mots ne lui eussent fait peur ou chagrin...

Margaitte était aussi respectée et plus aimée encore à Douarnenez. Tout le monde la surnommait *notre dame du Roseur*. A l'arrivée des bateaux, au travail des presses, aux assemblées elle était toujours la plus jolie. Les beautés de Kerfeunteun, de Ploaré, de Fouesnan, de Pont-l'Abbé, etc., s'effaçaient auprès d'elle, comme les étoiles devant le jour. Tous nos jeunes pêcheurs se seraient fait tuer pour un de ses sourires, et cependant pas un n'eût osé lui en faire l'aveu. La noblesse de ses manières, l'élégance de son parler, sa simplicité même et sa douceur, et jusqu'à la délicatesse de ses traits et à la blancheur de ses mains, tout imposait à ceux qu'elle traitait le plus familièrement.

— Voyez-vous, notre dame, lui disaient-ils, ces petites mains-là ne sont pas faites pour compter les sardines, ni cette fine taille pour courber sous le poids de nos paniers.

Et jamais, en effet, on ne lui laissait porter un fardeau. Le plaisir de faire son ouvrage était la seule faveur qu'on lui enlevât.

Près de deux mois s'écoulèrent ainsi sans autres événements que des nouvelles mystérieuses apportées par l'abbé de Plomeur, caché près de nous à Locronan. Une nuit, il annonça des choses si graves, que Julien et Margaitte se levèrent et se mirent à prier jusqu'au matin. Puis le père saisit un beau pistolet qui brillait près de son lit, et voulut se mettre en route avec moi. Son état de souffrance et les supplications de sa fille le retinrent avec peine au logis. Le même jour, la grande nouvelle nous arriva de Quiberon. Les émigrés y étaient débarqués, et tout le Morbihan avait repris les armes.

Nos hôtes passèrent les journées suivantes dans une inquiétude mortelle. Puis Margaitte resta évanouie deux heures, lorsqu'elle apprit le désastre des émigrés...

Cette fois, au lieu de retenir son père, elle résolut de partir avec lui.

Déjà ma barque était prête à faire voile sur Quiberon. La nuit était profonde et le vent favorable. Julien venait de s'armer de son pistolet, et Margaitte d'une petite croix de diamants suspendue à un collier d'or. Tout à coup mon chien aboya, des pas retentissent dans le clos... Un jeune homme

Non ! vous avez été pris en brave, les armes à la main ! On parle de deux mille captifs condamnés à mort... On parle de quelques-uns, libre sur l'honneur, jusqu'au moment de l'exécution... Vous en êtes, monsieur ?

Le vicomte baissa la tête et garda le silence...

— Eh bien, oui, dit-il enfin... Puisque vous m'avez deviné, vous êtes homme à me comprendre ! J'ai voulu faire, avant de mourir, ce que Marguerite eût fait à ma place, achever devant Dieu notre union commencée devant les hommes, lui laisser mon nom et peut-être un autre que moi-même, lui donner et prendre avec elle un jour de bonheur, de ce bonheur que nous rêvons depuis un an ! J'ai voulu l'épouser enfin aux portes du ciel et commencer l'éternité sur cette terre de douleur ! La bénédiction nuptiale a été pour moi l'extrême-onction, et sera pour elle, j'en suis sûr, l'unique consolation qui lui permettra de me survivre ! Un officier républicain m'a compris, m'a prêté ce costume et quelques heures de liberté... Sa tête répond de la mienne aux bourreaux... Il m'avertira au moment fatal. J'attends son appel dans les bras de Marguerite...

J'étais anéanti... Je ne trouvais pas un mot... je ne pouvais que répéter : — C'est affreux ! c'est affreux ! Et, comme ceux qui gardent un mort, je n'osais regarder M. du Liscouet...

Il serra mes mains tremblantes, me fit jurer de nouveau le secret, en me recommandant encore sa femme... Puis il se remit en marche et dit :

Rejoignons-la bien vite. Ses minutes de joie sont comptées. Ne lui en volons pas une de plus !

Cette confiance avait soulagé le vicomte. Pendant toute la promenade il fut charmant pour Marguerite. Tant de courage et de gaieté me confondaient... Ils se jouèrent aux fleurs et aux coquillages. Ils chantèrent la chanson de la mariée. Ils nous en firent répéter le refrain. Ils bondirent sur la grève comme des chevreaux échappés. M. de Talhouarn semblait rajeuni de vingt ans. La jeune femme allait de son père à son mari avec des élans de bonheur et des éclats de rire adorables... Il fallut terminer la soirée par une ronde bretonne, qu'elle nous fit danser tous dans le clos de ma maisonnette.

Et moi, qui croyais voir des fantômes sauter au bord d'une tombe, je n'y tins plus et je m'enfuis navré, suffoquant, la tête perdue...

A dix heures, nous fîmes la prière en commun, suivant notre usage. Les mariés s'agenouillèrent devant le marquis, reçurent sa bénédiction et rentrèrent dans leur chambre...

Je passai la moitié de la nuit à demander au bon Dieu d'avoir pitié de Marguerite. J'essayai de dormir je ne pus en venir à bout. A chaque instant je croyais entendre le vicomte descendre l'escalier ou s'évader par la fenêtre... Si je sommeillais quelques minutes, je me réveillais au bruit de la fusillade, au milieu des cadavres sanglants. Je me relouvai enfin et je sortis. Le couchant était plein d'étoiles. La lune inondait l'orient de lumière. La baie formait une nappe d'argent, à peine remuée par la brise. On n'entendait que le petit frémissement des vagues sur la grève. Je levai les yeux vers la chambre de Mme du Liscouet. Elle était encore plus calme et plus silencieuse que le reste de la maison. Les murmures de la nuit semblaient la bercer, comme les chants d'une nourrice qui endort son enfant.

Au point du jour, le vicomte descendit le premier, et me demanda si ma barque était prête... Je reculai de terreur... Il reprit en souriant :

— Rassurez-vous ! ce n'est pas encore pour moi seul. Je désire, avec le marquis et Marguerite, visiter la baie qu'ils ont parcourue si souvent. Vous nous conduirez vous-même.

Je respirai en effet, et nous partîmes. M. de Talhouarn était assis près de moi, au gouvernail. A l'autre bout, derrière la voile, se tenaient Frédéric et Marguerite. Nous les entendions rire et gazouiller, comme les oiseaux qui volaient autour d'eux.

— Savez-vous, disait le jeune homme, le meilleur moyen

d'attendre ici la fin des mauvais jours ? c'est de rester pêcheurs chez le bon Hervé. Mon père est déjà fait à cette vie. Vous serez son apprenti, Frédéric ; et, avec vous, je deviendrai le premier mousse de la baie. Tenez, je vais vous enseigner le nom des agrès et des manœuvres...

Et elle les indiquait du doigt et de la parole. Et elle me commandait de virer de bord, de mettre le cap au sud ou à l'ouest. Et je lui obéissais en dépit des lois du métier. Et tout le monde l'applaudissait à l'envie.

— Mais à quoi cela nous conduira-t-il ? demandait le vicomte avec distraction.

— D'abord à sauver notre vie, puis à la gagner. Jamais vos persécuteurs ne viendront vous chercher à Douarnenez, sous l'habit d'un pêcheur de sardines. Et c'est un état très-avantageux, je vous assure. Il y a des coups de filet qui valent plus de 100 livres. Demandez à notre patron.

— Alors, nous ferons fortune, disait Frédéric en souriant ; et comment emploierons-nous notre richesse ?

— Nous la distribuons aux pauvres, si nos titres et nos biens nous sont rendus. Si nous restons pêcheurs, eh bien, nous ferons construire sur la côte une belle maison, et un joli bateau dans le port.

— Dites plusieurs bateaux, toute une flotille, si c'est possible.

— Oui, pour agrandir notre commerce et promener nos amis.

— Ce sera charmant ! Nous donnerons des fêtes à tous les mariés du canton !

Pendant cette conversation, qui me déchirait le cœur, et qui plongeait le marquis dans l'extase, j'avais remarqué un bateau qui était parti du port à toutes voiles. Il allait d'une barque à l'autre, comme pour les passer en revue. Tout à coup il se dirigea vers la nôtre comme une flèche. Moi seul je m'en aperçus, et une frayeur secrète me saisit. Je filai vent arrière ; le bateau fila sur moi. Je louvoyai dans l'est ; il courut la même bordée. Je tournai vers le nord ; il tourna vers le nord. Décidément il nous donnait la chasse, et de minute en minute il nous gagnait de vitesse. Plus léger que ma chaloupe et plus fourni de voiles, il ne pouvait manquer de nous atteindre. Mon effroi redoubla quand j'y entrevis un uniforme militaire. Ma perplexité fut horrible. Je ne pouvais prévenir le vicomte sans trahir son secret, et le trahir en ce moment, c'eût été tuer Marguerite. J'attendis, à la grâce de Dieu, le coup fatal. Il ne tarda guère. Frédéric et Marguerite, penchés l'un vers l'autre et ne voyant que le ciel et eux-mêmes, étaient retombés dans le silence de leur plus beau rêve, lorsque le bateau nous croisa, presque bord à bord, et j'entendis clairement une voix qui disait au vicomte : *Ce soir, à Vannes !*

Le marquis n'avait rien distingué. Frédéric bouffit comme sous un coup de poignard. Marguerite, réveillée en sursaut, s'écria : — Qu'y a-t-il ? Quand à moi, j'étais plus mort que viv. Je lâchai la barre ; la chaloupe tourna sur elle-même ; le vent la prit en flanc, elle manqua de sombrer.

Cette accident fut heureux, d'ailleurs ; car, en nous préoccupant tous, il permit au vicomte de donner le change à sa femme, qui n'avait guère entendu le mot terrible, et qui l'eût compris moins encore... Frédéric eut le courage de rire de ses questions, et de plaisanter le premier mousse de la baie sur ses trances pour un abordage ou un coup de vent.

Bref, le vicomte et moi nous fûmes seuls frappés, et notre promenade s'acheva sans autre événement.

J'oubliais une circonstance, qui s'expliqua bientôt pour moi. Après ces mots : *Ce soir, à Vannes*, l'homme du bateau avait poussé, en regardant Marguerite, une exclamation de surprise extraordinaire, et il avait regagné le rivage plus rapidement encore qu'il n'était venu.

Il était neuf heures du matin. Je fus tenté de prolonger le voyage, et même de gagner Jersey ou l'Angleterre. Mais le vicomte me signifia impérieusement d'aborder, et je vis qu'il m'arracherait la barre si j'osais lui désobéir. Tout ce que je

pus faire ce fut de perdre une heure en détours, et de n'arriver qu'à midi au Roseur.

Je courus le premier à la maison. J'y trouvai mon frère Jean tout bouleversé :

— Il y a une heure, dit-il, un officier républicain s'est présenté, ici, et m'a demandé si ce n'était pas la demeure du vicomte Frédéric du Liscouet. J'ai nié de toutes mes forces. Il n'en a tenu compte : — Il ne loge pas seul chez vous, a-t-il repris ; conduisez-moi dans son appartement. Comme je lui résistais, il a tiré l'épée, et, déclarant que lui seul pouvait sauver nos hôtes, il a parcouru, malgré moi, la maison. Arrivé dans la chambre de Marguerite, il s'est arrêté, pâle et tremblant. Il a tout examiné, avec un respect mêlé de douleur ; et quand il a découvert le petit portrait de la vicomtesse, il a jeté un grand cri et s'est mis à pleurer à chaudes larmes. Puis il a posé ses lèvres sur l'image, sur l'écriture de mademoiselle, sur les ouvrages de ses mains. Enfin, il a pénétré chez le marquis, s'est mis à genoux devant ses armes, s'est frappé la poitrine ; et, me voyant le regarder avec surprise, m'a tourmenté de mille questions sur les Talbouarn. Je lui ai répondu le moins possible, mais il en savait si long, qu'il devinait tout le reste ; et, avant de partir, il a laissé une lettre pour le vicomte, et m'a dit ces mots : *Si vous voulez sauver M. du Liscouet, retenez-le ici jusqu'à demain, s'il part ce soir, il est mort !*

M. Frédéric arriva comme mon frère achevait ce récit et me remettait la lettre de l'inconnu. Il me la prit des mains et lut ces trois lignes :

« Soyez heureux un jour de plus. D'après un second avis que je reçois, ce n'est plus ce soir, c'est demain soir seulement que je vous attends à Vannes. »

« Le capitaine ROMULUS. »

Le vicomte resta surpris et pensif. Il interrogea mon frère inutilement, car l'inconnu lui avait fait jurer le secret, et je lui signifiai moi-même de le garder.

Je ne comprenais pourtant rien à tout cela ; mais le plus sûr étant de retenir le vicomte, je résolus avec mon frère de le garder à vue jusqu'au lendemain.

Pendant une heure, la chose fut aisée ; les deux époux restèrent enfermés avec le marquis. J'espérais que Frédéric, se conformant à la lettre, remettrait de lui-même son départ au lendemain ; mais tout à coup il descendit de la chambre et marcha droit à la porte du clos, où je faisais sentinelle avec Jean.

Marguerite le saluait joyeusement de la fenêtre.

— A bientôt je reviens ! lui dit-il en se retournant et en posant un doigt sur ses lèvres.

Ce courir et ces mots me firent espérer encore ; mais la figure du vicomte, changée en un clin d'œil, me détrompa aussitôt.

— Monsieur, lui dis-je, vous allez mourir ! vous ne sortirez pas !

Il m'entraîna vivement derrière la haie, et m'embrassa en me recommandant de nouveau sa femme... Je le serrai dans mes bras comme dans un étai : — Mais, monsieur, vous avez jusqu'à demain !... D'une main il me ferma la bouche, de l'autre il me repoussa avec force : — Hervé, tu ne veux pas mon déshonneur ! sois homme comme moi, et ne songe plus qu'à Marguerite... En même temps, il m'emportait jusqu'à la route, suspendu à son cou. En vain mon frère accourut à mon aide, le vicomte nous renversa par un effort surhumain, et disparut dans la campagne...

Tandis que je courais, éperdu, après lui, sans le rejoindre, hélas ! mon frère, plus éperdu encore, et croyant le sauver ainsi, se mit à crier sous les fenêtres de la vicomtesse : — *M. Frédéric est mort ! M. Frédéric est mort !*

Le marquis et sa fille descendirent épouvantés. Jean, qui ne voyait et n'entendait plus rien, ne sut que répéter son cri : *M. Frédéric est mort !*

Quant je revins, hors d'haleine, une heure après, je trouvai Marguerite sans connaissance, et son père, qui savait tout enfin, courbé sur elle, silencieux, et vieilli de dix ans... Comprenant trop tard son imprudence, Jean se tordait les bras de désespoir...

— Impossible d'arrêter le vicomte ! m'écriai-je, anéanti.

— Oui, impossible ! dit le marquis en relevant la tête, car je ne l'eusse pas arrêté moi-même. Il a fait son devoir... Occupons-nous de ma fille.

J'envoyai néanmoins mon frère à Vannes, et nous passâmes le reste du jour et la nuit dans l'attente.

Le lendemain matin, la vicomtesse était encore évanouie. Un médecin, arrivé près d'elle, craignait un transport au cerveau. Pour tout signe de vie, elle tressaillait de temps en temps, et balbutiait : *Frédéric... mort !*

Tout à coup un grand cri vint du dehors... Je reconnus la voix de mon frère, et nous le vîmes rentrer, avec qui ? (nous crûmes rêver) avec M. du Liscouet !

— Sauvé ! il est sauvé ! dit Jean, qui le jeta dans nos bras.

Croyant avoir réparé sa faute, mon pauvre frère s'agenouilla pour remercier le bon Dieu.

C'était bien M. du Liscouet ! c'était lui, vivant et sain et sauf ! Il n'y avait pas à en douter... Nous le voyions, nous le touchions, nous le tenions. La surprise et la joie nous étouffaient. Nous oubliâmes un instant Marguerite... Frédéric nous la rappela, en se précipitant sur elle.

— Sauvez donc aussi ma fille ! mon Dieu ! s'écria le marquis, puisque vous avez fait un miracle pour elle.

— Oui, mon père, dit le vicomte en se retournant vers lui, le Ciel vous rendra aujourd'hui trois enfants.

Et il remit à M. de Talhouarn une lettre, dont voici la copie :

« Monsieur le marquis, je n'ose plus vous appeler mon père ; vous me le permettez peut-être, après avoir lu ces lignes. Il y a deux ans, quand vous quittiez la France, au lieu de vous suivre et de vous protéger, je donnai des suites pour adieux à vous et à ma sœur. La fièvre du jour m'avait desséché le cœur : Dieu ne m'a pas épargné les expiations. L'épée que je croyais offrir à la gloire n'a fait que servir la terreur. Au lieu de m'envoyer sur la frontière contre les ennemis de la France, la Convention m'a mis à la suite de ses proconsuls et de ses bourreaux. Elle s'est fait un jeu de commander la fusillade des gentilshommes par la bouche d'un gentilhomme. Un dernier remords devait m'éclairer. Chargé de la garde de cent condamnés de Quiberon, parmi lesquels se trouvait M. du Liscouet, je l'ai rendu libre sur parole, jusqu'au jour de son exécution. — Il avait, me disait-il, un serment à remplir chez de pauvres pêcheurs de Douarnenez. Le moment arrivé, ma tête répondant de la sienne, je suis allé le chercher moi-même. C'est moi qui l'ai poursuivi hier sur la baie. C'est là que je vous ai aperçu près de lui avec ma sœur. Ne pouvant en croire mes yeux, j'ai couru chez vos hôtes, je m'y suis assuré que c'était bien vous ! J'ai reconnu, dans une misérable chambre, vos armes que j'avais outragées ; j'ai reconnu le portrait de ma sœur abandonnée par moi ; j'ai appris enfin que j'allais fusiller votre gendre, et du même coup, sans doute, immoler vous et Marguerite. Ainsi se comblait la mesure de mes épreuves. J'étais encore digne de cette leçon, puisque j'ai voulu en profiter. J'ai écrit à M. du Liscouet qu'il pouvait rester un jour de plus, qu'il ne mourait que le lendemain. Je mentais et j'espérais le tromper, car il devait réellement mourir le soir même ; mais à sa place, et sous ses habits, je me suis présenté dans l'ombre aux balles de mes soldats. Ce dévouement allait racheter mes fautes, lorsque M. du Liscouet, exact à mon premier appel, est venu m'arracher au supplice, en réclamant son rang parmi les victimes. Nous nous sommes disputé l'honneur de la mort, comme d'autres se disputent le bonheur de

« la vie. Cette lutte étrange a désarmé les exécuteurs, et un ordre magnanime du général Hoche nous a rendus libres tous les deux. Si je n'ai pas réussi à me punir, je suis du moins parvenu à sauver votre gendre. Je rends à ma sœur son époux. Je vous rends un fils plus digne que moi de ce nom. J'ai brisé pour jamais mon épée. Est-ce assez pour mériter votre pardon et celui de Marguerite ?

« Signé Charles de TALHOUARN (dit le Capitaine ROMULUS). »

Cette lettre expliquait tout, mais ne rendait pas la vie à Mme du Liscouet.

—Où, je lui pardonne, dit le marquis,—soulagé enfin par ses larmes. Quelles fautes ne seraient réparées par un tel héroïsme?... Mais ma fille ! ma fille ! Qu'on me rende le regard, la parole, l'embrassement de ma fille ! Qu'elle jouisse aussi de tant de bonheur et de tant d'amour !

Dieu ne le voulut pas.

Quand nos soins et nos tendresses rappelèrent Marguerite à la vie, elle ouvrit de grands yeux, sans reconnaître personne. Elle prit la main de son mari comme celle d'un étranger, et elle lui dit en l'entraînant vers la porte :

—Frédéric est mort !... Allons chercher le corps de Frédéric....

Nous tombâmes tous renversés d'épouvante.

Mme de Liscouet était folle !

(Le vieux pilote fit encore une pause. Nous nous regardâmes en silence. Puis il acheva avec un effort douloureux :)

Le marquis de Talhouarn mourut peu de temps après. Son fils vint recevoir sa grâce en lui fermant les yeux, et consacra sa vie, qui fut courte, à soigner Marguerite avec M. du Liscouet. A la fin de la Révolution, le vicomte retrouva tous ses biens et les donna aux pauvres et aux églises, afin d'obtenir la guérison de sa femme. Tout fut inutile. Tels vous

les avez vus ce matin à Ploaré, tels le pays entier les voit depuis cinquante ans, toujours errants et toujours inséparables, Frédéric attendant toujours que Marguerite le reconnaisse, et Marguerite disant toujours à Frédéric :

—Frédéric est mort, venez chercher son corps avec moi ! Ainsi finit le récit d'Hervé Ledirec. Il nous avait tellement émus, que nous ne parlâmes plus que de la *Folle de Douarnenez*.

Le soir, notre pêche terminée, nous longeâmes, en rentrant, la côte de Tréboul. Le vieux pilote nous montra debout sur la grève, deux espèces de fantôme. Nous reconnûmes en frémissant les vieillards de Ploaré : M. du Liscouet avec son habit de l'autre siècle, et Marguerite avec son deuil de paysanne. Elle portait un pain noir, dans lequel était fixé un cierge. Elle alluma le cierge, lança le pain sur la mer, et les suivit d'un regard, en priant à deux genoux. —C'est ainsi, nous dit Hervé, qu'on cherche les corps des naufragés, sur nos rivages. On espère que le pain s'arrêtera à l'endroit où le mort est englouti. La pauvre folle, qui croit apparemment son mari noyé, va tous les soirs, et par tous les temps, livrer son pain et son cierge aux flots muets de Douarnenez."

Nous détournâmes les yeux ; nous étions navrés de douleur... Les deux vieillards se mirent en marche sur la grève, à la suite du pain flamboyant.

— Non, jamais, s'écria Robert, il n'y eut un supplice pareil à celui de cet époux vivant, attaché depuis cinquante ans à une femme adorée, qui ne le reconnaît pas auprès d'elle et cherche avec lui son cadavre ! Quand les révolutions ne produiraient que de tels malheurs, cela suffirait aux honnêtes gens pour les maudire !

I TR E-CHEVALIER.

(Musée des familles.)

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

RURAL LIFE (1).

HAPPY the man, whose wish and care
A few paternal acres bound,
Content to breathe his native air
In his own ground.

Whose herds with milk, whose fields with bread,
Whose flocks supply him with attire !
Whose trees in summer yield him shade,
In winter fire.

Blest who can unconcern'dly find
Hours, days and years, slide soft away,
In health of body, peace of mind
Quiet by day.

Sound sleep by night, study and ease
Together mix'd ; sweet recreation,
And innocence, which most does please
With meditation.

Thus let me live, unseen, unknown,
Thus unlamented let me die,
Steal from the world, and not a stone
Tell were I lie.

POPE.

(1) Pope avait douze ans lorsqu'il fit ces vers.

LA VIE DES CHAMPS.

HEUREUX l'homme dont le désir et l'ambition se bornent à quelques arpents de l'héritage paternel, et qui se contente de respirer l'air natal dans le champ qui l'a vu naître.

Heureux celui dont les troupeaux lui fournissent le lait, dont le champ lui donne le plan, dont la parure est empruntée à ses toisons, et dont les arbres lui prêtent leur ombrage en été et alimentent son feu en hiver.

Qu'il soit béni celui qui voit avec indifférence passer tranquillement les heures, les jours et les années en jouissant de la santé du corps, de la paix de l'âme et de la tranquillité de chaque jour.

Qu'un profond sommeil accompagne ses nuits. Que sa vie s'écoule entre l'étude et le repos, les plaisirs et l'innocence, qui se complaît dans la méditation.

Que je vive ainsi, ignoré, inconnu, que je meure sans être pleuré, isolé de ce monde, et qu'aucune pierre n'indique la tombe où je repose.

Mlle EMMA FAUCON.

LA GROTTTE D'AZUR.



A première merveille du monde, je crois pouvoir l'avancer sans crainte d'être contredit, est la baie de Naples, soit qu'on la contemple du sommet du Vésuve, de la pointe du cap Mysène ou du haut de cette roche à pic qui a nom Capre.

J'ai recueilli au milieu du pathos de l'un de ces poètes en plein vent qui, chaque soir, font les délices des lazzaroni rassemblés sur la plage, une figure assez poétique et, surtout, d'une vérité saisissante. Il comparait la baie de Naples à un magnifique collier composé de rubis et de diamants sans prix, digne de reposer sur la poitrine de la vierge Marie, si elle se faisait femme de nouveau et descendait sur la terre. Les diamants et les rubis étaient le cap Mysène, Baïa, Pouzzuole, la grotte du même nom, Naples, Portici, le Vésuve, Castellamare, Sorrente et Capre.

Mais ce qu'il ne disait pas, c'est que le rubis appelé Capre, renferme dans son sein une délicieuse petite perle qui est d'une eau si pure, d'une forme si parfaite que, malgré sa petitesse, elle vaut à elle seule toutes les pierres précieuses du collier. Cette perle est la grotte d'Azur.

Il y a cinquante ans, environ, un Anglais se livrant à l'exercice de la natation au pied d'une des murailles de rochers qui forment la base de l'île de Capre, remarqua une sorte de fente assez large pour livrer passage à un corps humain, mais si peu élevée au dessus du niveau de la mer que la vague, quoique peu forte, la bouchait presque complètement. Soit caprice, soit désir de se poser aux yeux de ses bateliers, notre insulaire s'approcha de cette fente, plongea et disparut : dix minutes plus tard, il remontait à la surface de l'eau, en poussant des exclamations admiratives sans nombre : il venait de découvrir la grotte d'Azur, dont la réputation, quelques années après, avait fait le tour du monde.

De nombreux voyageurs vont chaque année à Naples, attirés par le désir seul de visiter cette grotte. Mais hélas, s'il y a beaucoup d'appelés il y a peu d'élus. L'entrée est si petite qu'on ne peut s'y glisser que couché au fond d'un bateau mi-croscopique, en s'accrochant des mains à la voûte afin de prendre un point d'appui, de sorte que pour peu que la surface de la mer ne soit point unie comme une glace, le passage devient impraticable ; aussi, sur vingt pèlerins, dix-neuf s'en retournent-ils comme ils étaient venus. On a, il est vrai, la ressource de se transformer en triton et de piquer une tête dans la fente du rocher ; mais tout le monde ne se sent point une vocation très décidée pour ce genre d'exercice.

J'avais passé trois semaines à Naples sans que la mer fût assez calme pour permettre une excursion à la fameuse grotte : chaque matin, je courais sur la jetée espérant que le flot se serait aplani pendant la nuit, et, chaque matin, je rentrais à mon hôtel un peu plus désappointé que la veille.

Une affaire pressante m'appela à Palerme, mon départ était fixé au 13 juin, et, le 10, j'en étais encore à invoquer tous les saints du Paradis, leur demandant de transformer la mer en un lac paisible, ne fût-ce que pendant douze heures.

L'avant-veille de mon départ, pendant le dîner à la table d'hôte de mon hôtel, j'exprimais tout haut ma fureur contre madame la mer, qui se permettait de ne pas se calmer lorsqu'un jeune Romain, nommé Ferrugia, qui était mon compagnon de table depuis mon arrivée à Naples, et avec lequel j'avais souvent causé, se tourna vers moi :

— Savez-vous nager ? me demanda-t-il.

Je répondis affirmativement.

— Eh bien ! reprit mon Romain, rien ne vous est plus facile que de visiter la Grotte d'Azur. Si je trouvais quelque hardi compagnon qui tentât l'aventure avec moi, je n'hésiterais pas une seconde à m'embarquer pour Capre.

— Que n'avez-vous dit cela plus tôt?... Je suis votre homme... si vous voulez de moi, toutefois ?

— En doutez-vous ? Quand partons-nous ?

— Ce soir, après dîner.

— Va pour ce soir. Holà ! garçon ! une calèche à deux chevaux, à la porte de l'hôtel, dans une heure !

Chose surprenante, la calèche fut exacte au rendez-vous, et une heure après nous quittions l'hôtel, le Romain et moi.

Nous ramassâmes avant de sortir de Naples, deux petits lazzaroni, qui, sans nous en demander la permission, grimpèrent, l'un sur le siège du cocher, l'autre derrière notre calèche, et à minuit, après avoir traversé Portici et Castellamare, nous entrâmes dans la cour de l'hôtel du Dante, à Sorrente.

On nous donna deux chambres au rez-de-chaussée : je m'en plaignis d'abord, car j'eusse désiré pouvoir, de ma fenêtre, admirer le lever du soleil sortant de la Méditerranée, et, en général, on ne peut jouir de ces sortes de spectacles par une fenêtre de rez-de-chaussée : mon compagnon de route me sourit malicieusement, m'affirmant que, de ma chambre, je pourrais le lendemain matin admirer le lever du soleil et une foule d'autres choses encore.

Je n'insistai plus, me retirai dans mon appartement, et, comme les six heures que nous venions de passer en carrosse m'avaient assez fatigué, je me couchai et m'endormis promptement.

A peine les premières lueurs de l'aurore paraissaient-elles, que je sautais à bas de mon lit et courais à ma fenêtre, que j'ouvrais toute grande : je reculai vivement, frappé d'étonnement et d'admiration.

L'hôtel du Dante est bâti sur le sommet d'un rocher à pic de quatre cents pieds d'élévation, de sorte que le rez-de-chaussée sur la cour est un quatorzième ou quinzième étage sur la façade regardant la mer ; du rez-de-chaussée de cette étonnante maison je découvrais toute la baie de Naples ; des combles, le regard devait s'étendre jusqu'à Capoue et peut-être jusqu'à Rome.

Au plus fort de mon ébahissement, Ferrugia entra dans ma chambre.

Allons ! me dit-il, les bateliers nous attendent ; déjeûnons et partons sans perdre une minute : la mer est longue d'ici à Capre, et il faut que ce soir nous soyons de retour à Naples.

Nous déjeûnâmes, descendîmes sur la grève, et bientôt six marins nous entraînèrent à force de rames vers l'île tant désirée.

Après trois heures de traversée notre embarcation se balançait devant l'entrée de la Grotte d'Azur ; le moment était venu de montrer mes talents en natation.

J'avouerais que j'hésitai un instant : la vague clapotait fortement contre les parois du rocher, s'engouffrait en sifflant dans l'étroite ouverture par laquelle il nous fallait passer. Je n'avais pas précisément peur ; mais j'eusse préféré une pleine eau dans la Seine à cette excursion à la nage je ne savais où Ferrugia devina mon hésitation.

— Per Dio ! dit-il en riant, je vois que je serai obligé de vous donner l'exemple.

Il n'en fallait pas d'avantage pour effacer toute trace des

sentiments de crainte instinctive qui m'avaient un instant fait hésiter.

— Vous voyez mal, mio caro, répliquai-je : pour preuve, je parie 10 piastres que je suis dans la grotte avant vous.

— Je tiens la gageure, reprit Ferrugia.

Et nous nous mîmes à jeter loin de nous chapeaux, vestes, cravates et bottes.

Tout à coup mon surnois de Romain monte sur un banc du canot, prend ses mesures et pique une tête encore revêtu de sa chemise et de son pantalon.

Je l'imitai de point en point, et j'arrivai une seconde après lui dans la grotte, bien décidé à lui chercher querelle : mais ma colère s'éffaça rapidement pour faire place à un étonnement sans bornes.

La Grotte d'azur est construite à peu près comme toutes les grottes du monde : aussi ne vaudrait-elle pas la peine d'être visitée sans certain phénomène de lumière qui étonne et stupéfie, tant il est imprévu et digne d'admiration.

Les rayons de la lumière du soleil, pénétrant dans la grotte soit par son entrée, soit par des crevasses invisibles, soumis à certaines règles d'optique, dont on ne s'est point encore rendu compte, colorent la grotte d'un bleu si tendre, si suave, si délicat, si céleste enfin, que lui assigner un nom qui le fasse comprendre serait chose impossible.

Les murailles sont bleues, la voûte est bleue, l'eau du bassin est bleue ; nous-même, Ferrugia et moi, étions bleus à ne pouvoir nous regarder sans nous rire au nez. Nous nagions depuis dix minutes dans tous les sens et n'avions encore songé à nous retirer.

— C'est là, me dit Ferrugia, en parcourant la grotte du regard, un gracieux et charmant spectacle, n'est-ce pas ?

— Sans aucun doute, répliquai-je.

— Qui fait rêver du ciel plutôt que de l'enfer.

— Incontestablement.

— Eh bien ! un drame sanglant, terrible a eu lieu ici, cette eau a été ensanglantée, nous, y nageons sur un cadavre.

Ferrugia avait mis une telle expression d'amertume haineuse dans ces dernières paroles, que je le regardai fixement et sentis un frisson me courir dans les veines.

— C'est une étrange histoire, je vous jure, reprit Ferrugia, que je vous conterai en regagnant Sorrente.

Sans lui répondre, je tirai ma coupe vers la voûte de l'entrée, et bientôt je mis le pied dans notre barque en poussant un vigoureux soupir : ce diable de Romain avec son drame, son sang, son cadavre, m'avait donné la chair de poule.

Il ne tarda pas à me rejoindre, nos rameurs se courbèrent sous leurs avirons, nous nous installâmes sur l'arrière, et, tandis que les rayons du soleil séchaient nos vêtements trempés d'eau, Ferrugia me raconta l'histoire qu'il m'avait promise. Je le laisse parler :

Il y a trois ans, vivaient à Rome deux jeunes gens unis par une solide et sincère amitié : je les appellerai Fernando et Léopoldo. Elevés ensemble, sortis du collège des Jésuites ensemble, ils firent le même jour leur entrée dans le monde.

Ils menèrent pendant deux ans la vie si vide et si désœuvrée du jeune noble Romain, puis finirent par aimer tous deux ; la fatalité voulut que leur amour se fût porté sur la même jeune fille, et ils ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'ils étaient rivaux. Fernando se rendit un jour chez son ami.

— Léopoldo, lui dit-il, nous aimons tous deux Santina.

— Je le sais, répondit ce dernier d'un air sombre.

— Notre amitié, minée par la jalousie, s'écroulera bientôt pour faire place à la haine : ce serait là un affreux malheur qu'il nous faut éviter à tout prix.

— Soit ! que viens-tu me proposer ?

Fernando, sans répondre, prit un charbon éteint dans le brasero, se dirigea vers une porte, et traça sur un des panneaux de cette porte un rond de la grandeur d'un écu romain, puis, s'adressant à son ami :

— Nous allons, reprit-il, nous mettre à dix pas de cette porte

et lancer nos stylets : celui qui approchera le plus du centre du rond que je viens de tracer sera reconnu par l'autre comme soupirant en titre de Santina ; le vaincu se retirera et surmontera son amour.

— Soit ! répondit Léopoldo.

Les deux jeunes gens prirent leurs distances, et Léopoldo envoya le premier son stylet dans la porte : l'arme entama le rond noir.

Puis arriva le tour de Fernando, dont le stylet vint, en sifflant, se planter presque au centre du rond.

— Allons, dit Léopoldo, je suis vaincu ! à toi Santina et le bonheur ! à moi la résignation, le courage et le désespoir, peut-être !

Les deux amis se serrèrent fortement la main et se séparèrent.

Deux mois après cette singulière joute, Fernando était l'époux de Santina ! un an plus tard, Léopoldo, qui n'avait pu étouffer son amour, se faisait aimer de la femme de son ami : le cœur de la jeune fille avait été surpris, mais non charmé ; elle n'aimait point Fernando, et oublia bientôt ses devoirs en faveur de celui qui n'aurait dû avoir pour elle qu'une affection de frère.

Un matin Fernando et Léopoldo se rencontrèrent au Corso, ils s'abordèrent le sourire sur les lèvres et se prenant la main :

— Je suis bien aise de te rencontrer, dit le mari trompé, je me rendais chez toi.

— Moi, répondit l'indigne ami, je me dirigeais vers ton palais.

— J'allais te demander de m'accompagner à Naples où m'appelle une affaire importante.

— Voilà qui est étrange..... j'allais te faire la même proposition.

— Tout est pour le mieux..... nous partons ensemble, aujourd'hui même, si tu y consens ?

— Dans quatre heures je serai à tes ordres.

Les deux amis partirent dans la même chaise de poste, arrivèrent à Naples, y passèrent quelques jours à s'occuper de leurs affaires, puis convinrent un soir d'aller visiter la Grotte d'azur.

Ils se rendirent à Sorrente où ils prirent une barque sans bateliers et se dirigèrent à la voile vers la grotte.

Le temps était noir, menaçant, la mer moutonnait, la vague commençait à se creuser. Ils arrivèrent à l'entrée de la grotte, amarrèrent leur barque à un anneau de fer fixé dans le rocher et se jetèrent à la nage à moitié vêtus, comme nous aujourd'hui.

Entrés dans la grotte, d'une main ils prirent leurs stylets cachés dans leur ceinture et, nageant de l'autre main, ils se dirigèrent l'un vers l'autre. Arrivés face à face, un rire effrayant, hideux, grimaça sur leurs visages bleuis par l'eau de la grotte.

— Nous nous sommes devinés, ricana Fernando, toute sympathie entre nous n'est point éteinte, puis il ajouta : Ami, parjure et traître, serpent qui m'as sali de son venin, tu ne sortiras pas vivant d'ici.

— Ami vertueux, répondit Léopoldo, toi, dont le bonheur m'a brisé l'âme, toi, qui te dresses, obstacle insurmontable, entre la femme que j'aime et moi, tu trouveras la mort dans ces eaux si pures.

Leurs mains élevées au dessus de leurs têtes brandissaient les stylets qui, avec la rapidité de l'éclair, s'abaissèrent et disparurent en même temps. Fernando fut frappé en pleine poitrine, Léopoldo au-dessus du sein gauche. Leurs mains armées s'élevèrent de nouveau pour frapper encore, mais vaincus par la douleur atroce que leur causait l'eau salée, léchant leurs blessures, ils se sentirent défaillir et, dans un mouvement convulsif, lâchèrent leurs stylets qui disparurent sous l'eau.

Mais ils ne tardèrent pas à surmonter cette faiblesse passagère, et se ruant l'un sur l'autre, ils s'étreignirent à s'étouffer et luttèrent pendant quelque temps encore, se mordant comme

des bêtes fauves et finirent par disparaître. L'eau de la grotte agitée par cette lutte horrible, s'aplanit peu à peu, se calma, et, lorsqu'un des deux combattants reparut à la surface, toute trace du double crime qui l'avait ensanglanté était effacée.

— Le ciel avait été juste, le mari trahi était parvenu à étrangler sur le sable doré garnissant le fond de la grotte le monstre qui avait empoisonné son existence.

Fernando eut la force de regagner son embarcation, la démarra, banda sa blessure, mit à la voile, puis emporté par le vent qui s'était élevé violent et indomptable, il disparut au milieu de l'ouragan.

Il ne périt point dans la tempête. Après huit heures de dangers immenses il aborda à Ischia d'où il gagna Naples, puis il se mit à courir le monde, tâchant d'oublier le passé pour ne voir que l'avenir.

Ferrugia s'arrêta.

Ce récit m'avait vivement intéressé.

— Qu'est devenue la femme coupable, demandai-je ?

— Quatre jours après le départ de son mari, reprit Ferrugia, elle mourut d'une maladie étrange, à laquelle les médecins ne purent assigner un nom !

— Eh bien ! ajouta-t-il, en souriant d'une façon étrange, croyez-vous qu'en France les maris seraient aussi souvent trahis, s'ils savaient se venger ainsi.

— Je trouvai la question d'assez mauvais goût, et si j'avais exprimé à mon interlocuteur tout ce que je pensais relativement à sa singulière façon d'envisager la vengeance, nul doute qu'une querelle très vive n'en fût résultée ; je jugeai prudence de changer de conversation, non que l'idée des suites que pourrait avoir cette querelle m'effrayât en elle-même, mais je voyageais pour m'instruire et m'amuser et non pas pour me battre avec le premier italien venu dont la manière de voir certaines choses ne me conviendrait pas.

Nous débarquâmes bientôt au pied du rocher qui domine l'hôtel du Dante ; midi sonnait en ce moment à l'horloge d'un couvent de Sorrente, le soleil était ardent, l'atmosphère lourde, écrasante ; nous résolûmes de faire la sieste jusqu'à l'heure de notre dîner ; après quoi nous devions partir pour Naples.

Je me réveillai au bout de quelques heures d'un sommeil agité et fiévreux, tout peuplé de fantômes et de cauchemars : il régnait dans ma chambre une chaleur accablante, telle que je pouvais à peine respirer ; j'attribuai d'abord au récit effrayant de Ferrugia, et l'agitation de mon sommeil, et le malaise que j'éprouvai en me réveillant : mais ma respiration devenait de plus en plus gênée, je sentais une sueur brûlante m'inonder tout le corps ; force me fut de reconnaître que cette agitation et ce malaise devaient avoir une cause plus palpable que le souvenir d'un simple récit, si terrible qu'il pût être : évidemment il se passait dans le milieu où je respirai quelque chose d'inusité.

J'allai ouvrir ma fenêtre dans l'espoir que la mer apporterait à mes poumons altérés d'air un peu de fraîcheur et de brise : l'atmosphère extérieure était moins respirable encore que celle de mon appartement ; je me dirigeai aussitôt vers la chambre de Ferrugia pour lui demander l'explication de cet étrange phénomène.

Comme j'arrivais à sa porte il l'ouvrait pour sortir.

— Allons ! me dit-il, partons de suite, sans attendre que le siroco soit dans toute sa force.

Le siroco est le vent du midi, le vent qui a passé sur les sables brûlants de l'Afrique et qui fait sentir son accablante influence jusqu'au cœur de l'Italie. J'avais souvent entendu parler du siroco, mais j'étais appelé pour la première fois à en éprouver les funestes effets.

Nous fîmes atteler à la hâte et partîmes : hélas ! il était dé-

jà trop tard : à peine avions-nous dépassé les dernières maisons de Sorrente et étions-nous engagés sur la route de Naples, route accrochée aux flancs de la montagne regardant la mer, que nos chevaux refusèrent de prendre le trot et se mirent à marcher au petit pas. Ferrugia me proposa de revenir sur ses pas et de passer la nuit à Sorrente. Je devais partir le lendemain pour Palerme, ma place à bord du vapeur le *Palermo* était retenue ; je fus obligé de repousser sa proposition.

Nous continuâmes donc notre route, pestant contre notre cocher qui ne pouvait parvenir à exciter son attelage, pestant contre les chevaux qui s'obstinaient de plus en plus à ne point trotter, enfin pestant contre nous-mêmes qui avions perdu à dormir cinq heures que nous eussions pu employer à regagner Naples.

Et le siroco ne faisait que croître et embellir, nous nous demandions, mon compagnon d'infortune et moi, si nous arriverions vivants à notre destination. Le ciel était sombre, chargé de nuages noirs et épais : aussi la nuit se fit-elle rapidement et l'obscurité se trouvait-elle complète, lorsqu'après deux heures de supplice, nous entrâmes dans Castellemare.

L'obscurité était tellement profonde que les lanternes de notre voiture n'eussent pu éclairer la route à trois pas devant nous. Nous fîmes acheter par les deux petits lazzaroni que nous avions amenés de Naples malgré nous, des torches de résine qu'ils allumèrent : puis, lorsqu'ils eurent repris leurs places, l'un à côté du cocher, l'autre debout derrière la capote renversée de la calèche, nos chevaux, après bien des façons, reprirent leur allure patriarchale.

Nous sortîmes de Castellemare, je me trouvais sur le siège de devant, Ferrugia se pavanait en face de moi, de telle sorte que la lueur des torches de nos lazzaroni tombait d'aplomb sur nos visages enlaidis par la mauvaise humeur et la souffrance : nous ne perdions pas une seule des grimaces auxquelles nous nous adonnions à qui mieux mieux.

Tout à coup mon vis-à-vis, auquel le malaise était sans doute toute présence d'esprit, déboutonne le col de sa chemise qu'il ouvre avec un geste d'accablement : j'aperçois alors sur sa poitrine une large cicatrice. Plus de doute, Ferrugia et Fernando, l'homme dont je partageais la vie depuis vingt-quatre heures, et le héros féroce de la grotte d'Azur, devaient ne faire qu'un.

Je ne saurais peindre le sentiment qui s'empara de moi à cette découverte : je n'éprouvais ni horreur ni répulsion bien accusées pour Ferrugia, qui, malgré sa conduite peu en rapport avec les mœurs de mon pays, pouvait être et était, je crois, un fort galant homme, et pourtant j'eusse donné tout au monde pour me trouver subitement emporté bien loin de lui ; son voisinage me gênait, m'agaçait, si je puis me servir de ce mot qui peint à peu près ma pensée.

Obligé d'aller jusqu'à Naples en sa compagnie, je fis contre fortune bon cœur, et, lorsqu'arrivés à notre hôtel, nous nous séparâmes, je le quittai sans avoir dit un mot, fait un geste qui lui fit soupçonner que j'avais pénétré son secret.

Le lendemain matin je me rendis à bord du *Palermo* trois heures avant le moment fixé pour le départ : j'évitai ainsi une nouvelle rencontre avec Ferrugia.

Et maintenant, il me faut essayer de réparer le tort que j'ai pu faire à la grotte d'Azur en dévoilant le mystère dont elle a été le témoin innocent. Un cadavre, il est vrai, a souillé ses ondes pures : mais ces ondes sont si profondes, qu'une immensité sépare le visiteur du sable qui a servi de tombeau au lâche ami de l'infortuné Ferrugia : mais elles sont si limpides, si suavement colorées, que l'admiration effacera tout autre sentiment.

EUGÈNE DUCLOZ.



L'HOSPITALITÉ ÉCOSSAISE.

Extrait des Mémoires du journal d'un Voyageur Français.



En quittant Loch-Leven, et en continuant mon excursion dans les montagnes, j'arrivai, près du lac de Tay, au petit village de Tulloch, et là, je trouvai le premier compatriote que j'eusse encore rencontré en Écosse; il était assis devant la porte de l'auberge, l'air triste et soucieux; je l'abordai, et à mes questions il répondit d'une voix pleine de mélancolie :

— Vous voyez en moi, monsieur, une victime de l'Opéra-Comique.

— Comment cela, s'il vous plaît ?

— Dès ma plus tendre jeunesse, ce fut mon spectacle de prédilection. J'aimais ce genre éminemment national, et j'y puisais à la fois des plaisirs et des leçons. Le désir de visiter l'Écosse me fut inspiré par la *Dame blanche*. L'attrait pittoresque des décors, l'originalité des costumes, le mystère de l'intrigue, l'intérêt des détails, le charme de la musique, tout était fait pour exciter vivement ma curiosité. J'ai vu bien souvent jouer cet ouvrage, et chaque représentation nouvelle augmentait ma passion pour un pays peint sous de si riantes et de si harmonieuses couleurs. J'aspirais avec ardeur au moment où il me serait permis d'accomplir ce voyage, et c'était assez difficile, car j'occupe dans une administration une place très assujétissante et qui réclame d'autant plus ma présence qu'elle est convoitée par plusieurs amateurs très alertes, très rusés et tous prêts à saisir l'occasion de me déloger. La moindre faute pouvait me perdre; l'absence leur laissait le champ libre; ce péril m'a longtemps retenu; mais à force de zèle, de soins et de préparations habiles, j'ai fini par me mettre en mesure d'obtenir un congé qui, régulièrement accordé par mes chefs, devait me conserver ma position intacte et assurée jusqu'au retour. On ne voulait d'abord m'accorder qu'un mois, mais je bataillai si bien que j'obtins six semaines. Je partis aussitôt et à grande vitesse. Ce fut à peine si je donnai le temps de voir Londres à la hâte: pressé d'atteindre le but de mon voyage, je pris le chemin de l'Écosse et, dédaignant les villes qui se trouvaient sur mon passage, je ne fus content que lorsque j'eus traversé la Tweed. Alors je modérai ma course, j'étais dans le pays de mes vœux et de mes rêves; j'allai lentement, m'arrêtant à chaque pas pour admirer tout ce qui s'offrait à mes regards. Autant Londres m'avait déplu, autant je fus émerveillé d'Edimbourg; je passai toute une semaine à visiter la ville, une autre semaine à parcourir ses environs dans un rayon de dix à douze lieues, et je m'oubliai si bien dans cette première partie de mon voyage qu'il ne me restait plus que quinze jours pour être au terme de mon congé, quinze jours pour être de retour à Paris, à mon poste, la plume à la main, et je n'avais pas encore vu les contrées les plus intéressantes du pays, les montagnes du nord de l'Écosse. C'était là que je devais retrouver dans toute leur pureté, les costumes, le décor, les physionomies, les mœurs et les usages qui m'avaient séduit à l'Opéra Comique. Laisser heureusement rien n'était désespéré: je pouvais encore concilier l'important intérêt qui fixait l'époque de mon retour et mon temps et comptai mes ressources, afin de ne me trouver ni en retard, ni au dépourvu:—quinze jours me suffisaient, et mes finances étaient encore en assez bon état pour me mener au bout de mon pèlerinage. J'avais payé d'avance mes frais

de retour de Londres à Paris par le train de plaisir; fidèle à ce prudent système, je pris mon billet au chemin de fer d'Edimbourg à Londres; j'étais en règle, et je pouvais prodiguer les quelques guinées qui frétilaient au fond de ma bourse. Après avoir visité les alentours de Loch-Leven, et en me mettant en chemin pour pénétrer plus avant dans les montagnes, je m'aperçus que le nombre de ces guinées était réduit à deux. Si j'avais été en tout autre pays, je serais bien vite retourné sur mes pas; mais j'étais chez les montagnards écossais; je n'avais plus besoin d'argent. Je me rappelai la sentence chantée au premier acte de la *Dame blanche* :

Chez les montagnards écossais
L'hospitalité se donne,
Elle ne se vend jamais !

Les vers ne sont pas merveilleux, mais la morale en est si douce, la vertu qu'ils célèbrent est si touchante. Boyeldieu les a mis sur un air si agréable, qu'ils sont devenus populaires. Ils s'étaient gravés dans ma mémoire en caractères ineffaçables.—Ici, me disais-je, plus de frais, plus de dépense, et je suis assez riche, puisqu'il me reste une guinée pour regagner Edimbourg et une autre guinée pour vivre dans le rapide trajet d'Edimbourg à Paris:—trente-six heures de voyage; deux jours et deux nuits, en faisant la part du temps perdu entre les arrivées et les départs des chemins de fer et des bateaux à vapeur.

Je m'élançai donc gaîment dans la montagne, j'admirai sans trouble le pays sauvage, et le soir, lorsque les premières ombres de la nuit descendirent sur les cimes escarpées, j'allai tout droit au village le plus voisin, j'entrai dans une chaumière, et après m'avoir rendu le salut gracieux que je lui adressai, un vieillard, un patriarche montagnard qui était en train de lire sa bible, me demanda d'un air de bienveillante surprise ce qui m'amenait dans sa maison et ce que je voulais de lui.

— J'avais appris quelques mots du patois écossais; je répondis :

— Je suis un étranger, un voyageur, j'ai besoin de nourriture et de repos; je demande à souper d'abord, un lit ensuite.

Le patriarche parut avoir quelque peine à comprendre ce que je disais, car il me fit répéter ma phrase; puis se levant, il me fit signe de le suivre. Nous sortîmes ensemble, et après avoir fait quelques pas dans la rue, il m'introduisit dans une maison beaucoup plus belle que la sienne.

— Excellent montagnard! pensai-je. Il craignait sans doute de ne pouvoir m'héberger convenablement, et pour que l'hospitalité soit plus confortable, il me conduisit chez un parent plus riche et mieux logé que lui :

Le maître de la belle maison, à qui le patriarche avait dit quelques mots à demi-voix, me fit l'accueil le plus cordial; il me servit un souper succulent; il me versa sa meilleure ale, et quand j'eus amplement satisfait ma faim et ma soif, il me conduisit dans une jolie chambre, où il me laissa en me souhaitant une bonne nuit.

Le lendemain matin, lorsque j'eus déjeuné, j'allai faire une longue promenade dans les environs, et je ne revins que tard avec l'appétit de la veille. Le souper m'attendait. Après une seconde nuit et un second déjeuner, ne voulant pas abuser de l'hospitalité, j'annonçai à mon hôte que j'allais partir, le priant d'accepter mes remerciements et mes adieux.

Mon hôte s'inclina et me présenta un petit papier.

— Qu'est-ce que cela ? demandai-je.

— Votre carte !

— Quelle carte ?

— La carte à payer.

— Allons donc ! quelle plaisanterie ! chez les montagnards écossais, l'hospitalité se donne, elle ne se vend jamais ! M. Scribe l'a dit formellement dans son bel opéra de la *Dame blanche*, musique de Boyeldieu.

— En Écosse, comme ailleurs, reprit l'hôte, il est d'usage que les voyageurs paient leur dépense à l'auberge.

— Comment ! je suis dans une auberge.

— L'hôte me prit par la main, me fit franchir le seuil et me montra au-dessus de la porte une petite enseigne que je n'avais pas remarquée, n'étant entré dans la maison que le soir.

— Vous êtes dans votre droit, répondis-je en soupirant. A combien se monte cette carte.

— L'addition est faite ; voyez le total.

Le total chiffrait deux livres sterling.

— Est-il possible ! m'écriai-je ! deux livres sterling pour deux soupers, deux nuits et deux déjeuners dans un village des montagnes d'Écosse ! Mais c'est deux fois plus cher qu'à Edimbourg ou à Londres !

— Ce sont mes prix ; je n'en puis rabattre un penny.

J'eus beau me récrier ; il me fallut m'exécuter et vider ma bourse dans la main de l'aubergiste montagnard.

J'étais ruiné. Comment faire pour retourner à Edimbourg ? Je n'avais qu'un mince bagage contenu dans une petite valise que je portais à la main, et en fait de bijoux, j'avais eu la malencontreuse prudence de n'emporter dans mon voyage qu'une petite montre d'argent. C'était là mon unique ressourcement. — Je vendrai cette montre à la ville prochaine, pensai-je, et si peu qu'on m'en donne, cela me suffira, je l'espère. Mais il n'y a pas un instant à perdre, car il me reste juste le temps d'arriver à Paris le dernier jour de mon congé.

Je me mis en route à pied, me dirigeant vers Kenmore, et le soir venu, je m'arrêtai dans ce village. Malgré ma mésaventure, je conservais encore mes illusions sur l'hospitalité des montagnards écossais. — Il y a eu méprise, me disais-je, je me suis mal expliqué ; le patriarche a cru que je demandais une auberge ; désormais je me ferai mieux comprendre. Heureusement, je sais traduire le mot hospitalité dans le dialecte des montagnes.

Et plein d'un doux espoir, j'entrai dans une maison du village ; le maître était entouré de sa famille, il y avait là cinq ou six montagnards jeunes et robustes.

— Braves gens, leur dis-je, je viens vous demander l'hospitalité.

— L'hospitalité ? répondit le chef de la famille ; que voulez-vous dire ?

— Comment vous êtes montagnards écossais, et vous ignorez ce que c'est que l'hospitalité ?

— Nous l'ignorons complètement.

— Je vous demande une place à votre foyer et à votre table.

— Ah ! fort bien. Mais vous vous êtes trompé de porte. A cent pas d'ici, sur votre gauche, vous trouverez l'auberge.

— Ce n'est pas cela. L'auberge met un prix à ses bienfaits. le pur montagnard écossais les donne et ne les vend jamais. C'est l'hospitalité gratuite que je réclame, l'heureuse hospitalité mentionnée par M. Scribe dans la *Dame blanche*.

Et posant ma valise, je pris un siège.

— Je vous répète que ce n'est pas ici l'auberge ! s'écria le montagnard.

— Je le sais bien.

— Et que nous ne recevons pas les voyageurs !

— Qu'entends-je ! Un pareil blasphème !...

— Et que nous vous invitons à décamper au plus vite !

A ces mots étranges, l'indignation m'emporta ; je ne sais plus au juste ce que je dis, mais je fus véhément, — si véhément, que les montagnards n'étant pas de force à lutter d'éloquence avec moi, se servirent d'un autre genre d'arguments. Ils me jetèrent dehors si rudement, que je tombai blessé, sanglant, évanoui sur le seuil de l'hospitalité.

On me transporta à l'auberge ; je ne repris connaissance que le lendemain, et je ne pus me lever qu'au bout de trois jours. — Hélas ! les délais étaient expirés ; je ne pouvais plus arriver à Paris au terme prescrit, quand bien même je serais parti tout de suite. Mais pour partir, il fallait d'abord payer l'aubergiste qui m'avait recueilli. Je lui demandai combien je lui devais : — Trois livres sterling, me répondit-il. — Dans toutes les auberges des montagnes d'Écosse, c'est le même brigandage organisé. — Et que vaut cette montre ? ajoutai-je timidement. — Une douzaine de chelins, reprit l'aubergiste d'un air dédaigneux. Je tentai de demander crédit ; mon hôte fronça le sourcil et me déclara que je ne partirais pas avant de l'avoir payé. — Si vous n'avez pas d'argent sur vous, dit-il, faites-en venir. En attendant je vous garde comme nantissement.

Je courbai la tête sous cet arrêt. La résignation était mon seul refuge. Je ne connaissais personne à Edimbourg, personne à Londres ; j'écrivis à Paris, chargeant un de mes amis de vendre à perte quelques actions de chemin de fer que je possédais, et de m'expédier les fonds qu'il en retirerait. Il y a dix jours de cela ; dix jours qui me coûteront cher à Paris et à l'auberge. J'ai déjà envoyé trois fois un exprès au bureau de poste de Kenmore chercher la réponse que j'attends. Arrivera-t-elle aujourd'hui ?

L'infortuné voyageur venait de terminer son récit, lorsque l'exprès arriva. Il apportait la lettre attendue.

Cette lettre renfermait deux bank-notes de vingt livres sterling chacune, et un billet administratif, annonçant au malheureux que n'ayant pas reparu au terme de rigueur, sa place avait été donnée à un autre.

— Et tout cela, s'écria la victime de l'Opéra-Comique, pour avoir accordé une aveugle confiance aux paroles de la *Dame blanche* ! Mais il me reste mon recours contre l'auteur, qui ne m'aura pas impunément fourvoyé dans cette erreur désastreuse. Aussitôt de retour à Paris, j'assigne M. Scribe devant les tribunaux, et je lui demande vingt mille francs de dommages-intérêts pour lui apprendre qu'il n'est pas permis de ruiner les gens en leur disant que chez les montagnards écossais l'hospitalité se donne et ne se vend jamais, tandis qu'au contraire il n'est pas de pays où l'hospitalité se donne moins et se vende plus cher.

Que M. Scribe se tienne donc pour averti. L'assignation est suspendue sur sa tête, et nous aurons probablement, après les vacances judiciaires, le plus curieux procès qui ait jamais été intenté à la littérature dramatique.

EUGÈNE GUINOT.



LA ROSIÈRE,

OU

TROP PARLER NUIT.

PROVERBE.

PERSONNAGES.

M. Chambrey, banquier.
 Coraly, sa fille (15 ans.)
 Laurence, nièce du Maire (14 ans.)
 Mme. Beaumont, (60 ans, vêtue de noir.)
 Suzanne, servante de ferme (18 ans.)
 Françoise, fermière.
 Un Laquais.

ACTE PREMIER.—SCÈNE PREMIÈRE.

CORALY, LAURENCE.



LAURENCE.—Quoi ! j'arrive tout juste pour la fête du couronnement ! Et moi qui ne comprenais rien, ce matin, à l'air magistral de mon oncle !

CORALY.—Ne t'en étonnes pas : en qualité de maire, ton oncle, revêtu de son écharpe, juge ce soir

Tous les pâles humains,

ou, pour parler plus juste, toutes les grosses et rouges filles du village qui prétendent à la rose. Il forme, avec M. le curé, l'adjoint et le juge de paix, le tribunal où sont discutés les vertus et les mérites des concurrentes ; le choix fait, c'est ton oncle, ou une dame nommée par lui, qui place la blanche couronne sur le front de la plus sage.

LAURENCE.—Quel bonheur ! je suis sa nièce, il m'aime... donc, je couronnerai la rosière !

CORALY, d'un air froid.—Tu raisones dans le cas où je te céderais mes droits...

LAURENCE.—Tes droits ?...

CORALY.—Comme la plus âgée...

LAURENCE.—Et comme la demoiselle du château, n'est-il pas vrai ?... Ne te fâche pas !... *A tout seigneur tout honneur* !... tu couronneras la rosière. Mais je croyais qu'il n'y avait de rosières qu'à Salency ou à Surènes ; comment se fait-il que ce pauvre village de la Lorraine ?...

CORALY.—C'est une histoire.

LAURENCE.—Conte-la-moi !... tiens, tu en meurs d'envie.

CORALY.—Tu crois ?... Eh bien, écoute ! Il y a cinquante ans et plus, avant la révolution française, le château, dont on ignore le nom, était habité par les seigneurs du village, le comte et la comtesse d'Austaing. De leurs nombreux enfants, il ne leur restait qu'une fille, qui était très-belle, très-pieuse et très-sage. Elle avait vingt ans, lorsqu'elle tomba malade, et bientôt elle fut à la mort. Son père et sa mère veillaient auprès d'elle, et la voyaient s'affaiblir d'heure en heure. Le vieillard s'approcha de la pauvre mère, qui priait le bon Dieu les yeux fixés sur le visage mourant de sa fille, et il lui dit : " Notre fille va mourir ; je désire consacrer à des œuvres charitables la fortune que nous lui

avons destinée, afin qu'elle porte à Dieu sa dot en bonnes œuvres. " Cette résolution fut exécutée, car la pauvre Christine mourut, hélas ! et ses parents fondèrent le petit hôpital qui est encore au bout du village, l'école que tiennent les bonnes sœurs, et continuèrent, comme dit papa, un capital dont la rente devait être, chaque année, à la Notre-Dame de septembre, donnée avec une couronne de roses... *A la plus sage !* Sans doute, ils pensaient à leur fille !... Voilà mon histoire.

LAURENCE.—Elle est touchante ; mais, dis-moi, toi qui es au courant des secrets de l'état, quelle sera cette année la rosière ?

CORALY.—Connais-tu Suzanne, la servante de la fermière, qui nous apporte des œufs et du laitage ?

LAURENCE.—Cette jolie jeune fille, qui a l'air si calme et si doux ?

CORALY.—C'est elle que l'on désigne... pourtant...

LAURENCE.—Pourtant ?...

CORALY.—Rien.

LAURENCE.—Rien ? *mais, cependant, pourtant*, voilà trois mots qui toujours irritent ma curiosité, et tu ne me feras pas accroire que ton *pourtant* ne voulait rien dire.

CORALY.—Suzanne est une bonne fille.

LAURENCE.—Je n'en doute pas, *pourtant*...

CORALY.—Eh bien ! *pourtant*, une prétendante à la rose qui, le soir, court les champs toute seule, sans pouvoir dire où elle va, cette prétendante-là n'obtiendrait pas mon suffrage.

LAURENCE.—Elle a fait cela ?

CORALY, avec volubilité. Oui, vraiment. Il y a quinze jours, nous revenions à cheval, mon père et moi, à la nuit tombée ; je le précédais dans un étroit sentier, quand tout à coup je vis devant moi une petite paysanne qui marchait rapidement. La lune jouait entre les arbres, je reconnus Suzanne. Elle portait un lourd panier où je vis des fruits d'un côté, et de l'autre le cou d'un poulet passant à travers les barreaux d'osier. " Tiens ! Suzanne, dis-je, où vas-tu si tard ? " Elle ne répondit pas. " Vas-tu faire une commission pour madame Françoise ?—Non, mam'zelle.—Où vas-tu donc ? " Elle rougit et des larmes roulèrent dans ses yeux. Mon père s'approchait, je la quittai... mais il me semble que *la plus sage* ne doit jamais être embarrassée de rendre compte de ses démarches.

LAURENCE.—C'est singulier, en effet. Et tu crois...

CORALY.—Oh ! rien ! mais, comme toi, je dis : c'est singulier !... Chut ! la voici.

SCÈNE II.

LES MÊMES, SUZANNE, portant une corbeille.

SUZANNE.—Mademoiselle, voici un fromage à la crème que madame Françoise vous envoie.

CORALY.—Merci, Suzanne. Il servira pour le goûter que mon père doit offrir à la rosière.

LAURENCE.—Cela vous intéresse, Suzanne.

SUZANNE.—Oh ! mademoiselle !

CORALY.—Vous êtes prétendante à la rose ?

SUZANNE.—Comme toutes nos jeunes filles.

LAURENCE.—Mais vous avez plus de droits que vos compagnes ?

SUZANNE.—Moi ? mademoiselle Laurence, oh ! nenni !

Jeannette, Thérèse, Marie, sont des filles si sages, si bonnes ! elles soignent si bien leurs parents, leurs petits frères ! moi, je ne suis qu'une pauvre orpheline, qui n'est utile à personne....

Coraly.—Mais tu serais bien aise d'avoir la rose ?

Suzanne.—Ah ! mademoiselle, je n'ai personne à qui l'offrir, je suis seule ! La mère de Thérèse serait si contente si sa fille était couronnée !

Laurence, bas à Coraly.—Elle est généreuse, au moins.

Suzanne.—Ces demoiselles n'ont plus rien à me commander ?

Coraly.—Tu t'en vas déjà, Suzanne ? Françoise s'impacienterait, n'est-ce pas ?... pauvre enfant !

Suzanne.—Oh ! mademoiselle, que dites-vous là ? Madame Françoise est bien bonne pour moi... mais l'ouvrage n'attend pas !

Laurence.—Allons, Suzanne, nous nous en irons ensemble, voici l'heure du déjeuner de mon oncle. Adieu, Coraly, à ce soir, pour la cérémonie du couronnement.

Coraly.—Adieu, ma chère ! Bonne chance, Suzanne !

SCÈNE III.

CORALY, seule.

Elle est gentille, Suzanne, et je suis presque fâchée d'avoir dit à Laurence mes petites idées particulières ; elle est si bavarde ! Que de fois, à la pension, n'a-t-elle pas excité des tracasseries !... mais, bah ! elle saura se taire dans une occasion importante... Voici mon père.

SCÈNE IV.

M. CHAMBREY, CORALY.

Coraly.—Bonjour, papa.

M. Chambrey.—Chère enfant ! je suis en retard, parce que je te savais avec Laurence, je voulais te laisser tout au bonheur de revoir ton amie.

Coraly.—Je l'ai revue, en effet, avec beaucoup de plaisir.

M. Chambrey.—Je suis charmé de cette rencontre, qui te procure une compagnie, car, je le crois, ma Coraly, nous habiterons souvent cette terre... tant de souvenirs sont attachés pour moi à ce château ! C'est ici que je vins, jeune, pauvre, orphelin, ayant pour appui dans le monde le plus loyal des hommes, monsieur Beaumont, mon bienfaiteur, mon ami, qui, quoique riche et dans une position brillante, ne dédaignait pas de m'admettre à sa table dans sa famille, moi, obscur comédien ; c'est ici que je connus ta mère ; elle était parente de mon digne patron, et, voyant que j'avais l'amour du travail, il me la donna pour femme et me céda sa maison de banque... me la donna pour femme et me céda sa maison de banque... me la donna pour femme et me céda sa maison de banque...

Coraly.—Elle a prospéré entre vos mains, bon père.

M. Chambrey.—Il est vrai ; mais j'ai eu du reste à me plaindre du sort. Ma Cécile, ta pauvre mère est morte, mes bienfaiteurs ont quitté l'Europe, et m'ont laissé ignorer leur sort ! c'est une vive douleur pour moi... Lorsque, il y a quelques mois, cette terre qu'ils avaient vendue en partant pour les Indes, fut remise en vente, je l'ai achetée, comme un lien auquel sont attachés mes plus doux souvenirs.

Coraly.—Et je m'y plais beaucoup, mon papa.

M. Chambrey.—Tant mieux ! nous tâcherons d'y faire le plus de bien possible.

Coraly.—Nous couronnerons des rosiers.

M. Chambrey.—Oui, et dès ce soir. J'espère que Suzanne aura la rose ; je ne connais point de caractère plus doux, plus résigné, plus vrai que celui de cette enfant. Cela me rappelle qu'après le déjeuner je dois te quitter pour aller au conseil.

Coraly.—Et moi j'irai préparer ma toilette. (Ils sortent.)

ACTE II.

La salle d'une ferme.

SCÈNE PREMIÈRE.

SUZANNE, seule, elle file au rouet.

Voici bientôt l'heure où l'on doit donner la rose.... Si ces demoiselles pourtant avaient dit vrai ?... le cœur me bat... mais non, les autres sont si méritantes... Cependant, ces demoiselles avaient l'air bien sûres de leur fait.... Je serais donc couronnée ?... j'aurais cet argent, une grosse somme... deux cents écus !... mon Dieu ! je serais si contente !... C'est beau, à l'église, quand on est à genoux devant monsieur le curé, qui a l'air si bon, et qu'il vous met sur le front la couronne de roses, en vous disant : " Persévérez !" L'an dernier, je pleurais de joie quand Jeanne a eu la rose.... et moi... serait-ce possible !... Certainement, je ne la mérite pas, mais je la désire, car cela ferait tant de plaisir à....

SCÈNE II.

SUZANNE, Mme FRANÇOISE, entrant brusquement.

Mme Françoise.—Eh bien ! malheureuse, eh bien ! hypocrite, c'est donc comme cela que tu me trompes !... Si je ne me retenais....

Suzanne, effrayée.—Maitresse ! qu'avez-vous donc ?... la rosière ?...

Mme Françoise.—Il s'agit bien de rosière pour toi ! tu ne l'es pas, tu ne la seras jamais !... ces messieurs l'ont dit, et ça sera bien fait !

Suzanne, pleurant.—Mon Dieu ! comment ai-je pu mériter...

Mme Françoise.—Pleurniche, va ! comme si on ne savait pas... Tout le village ne parle que de ça, d'abord ! Faut entendre !...

Suzanne.—Entendre quoi ? Que dit-on ? qu'ai-je fait ?

Mme Françoise.—Tu le demandes ? surnoise ! Comme si on ne connaissait pas tes promenades au clair de lune, à l'heure où toutes les braves filles sont couchées... Comme si on ne t'avait pas vue porter hors de la maison des paniers pleins de fruits, d'œufs, de légumes, de poulets, que sais-je ? Quand je pense à tes friponneries, vois-tu, le sang me bout...

Suzanne, joignant les mains.—Oh ! madame, pouvez-vous croire ?

Mme Françoise.—Taisez-vous ! et allez faire votre paquet... Vous sortirez ce soir.

Suzanne avec angoisse.—Maitresse, par pitié !

Mme Françoise.—Pas de pitié pour les hypocrites ! pas de pitié pour les voleuses ! Je vas aller compter mon linge et visiter votre malle, car elle pourrait bien contenir quelque chose de trop. (Elle sort.)

SCÈNE III.

SUZANNE, seule.

Mon Dieu ! quelle situation !... accusée, méprisée, chassée, sans asile, sans amis, et ne pouvant pas dire un mot pour ma défense ! Mon Dieu !... vous savez tout et vous seul me restez à cette heure.... Hein ! qui vient là ?

SCÈNE IV.

SUZANNE, CORALY, LAURENCE.

Coraly.—Eh bien ! Suzanne, la nouvelle est donc vraie, puisque tu pleures !

Suzanne.—Mademoiselle, tout est vrai dans mon malheur, mais rien n'est vrai dans la faute qu'on m'impute.

Coraly.—Quoi ! tu nieras que tu sois sortie le soir, seule, portant des provisions....

Suzanne.—Je ne nie pas cela.

Laurence.—Eh bien ! alors....

Coraly.—Songe donc, Suzanne, à tout ce que l'on a dit, à tout ce que l'on a pensé, et justifie, si tu le peux, une démarche aussi équivoque.

Laurence.—Oui, explique-toi ! où allais-tu ? à qui portais-tu ce poulet, ces œufs, ces fruits ? comment te les étais-tu procurés ?

Suzanne.—Je ne peux le dire.

Coraly.—Sais-tu que maîtresse Françoisse t'accuse d'avoir dépouillé sa basse-cour et son verger, et d'être sortie à la nuit pour vendre ces objets volés ?

Suzanne.—Tout le monde m'accuse, et je suis innocente.

Coraly.—Sois sincère... Papa, qui s'intéresse à toi, cherchera à te placer ailleurs, si tu veux être franche.

Laurence.—Ma petite Suzanne...

Coraly.—Voyons, avoue... dis un mot

Suzanne.—Non, mademoiselle, pas un mot. Qu'on me chasse, qu'on m'accuse, qu'on donne la rose (*elle pleure*) à une autre, j'y consens... mais je ne parlerai pas, non, jamais !... Pourtant, je le répète encore, je suis innocente !

ACTE III.—SCÈNE PREMIÈRE.

Le salon du château. Il est cinq heures du soir.

CORALY, seule.

Qui est en faute est en crainte, dit une maxime, et depuis ce matin, je me sens un poids affreux sur le cœur. Que j'ai eu tort de croire Laurence plus discrète que je ne l'avais été moi-même et de lui révéler ce que je savais sur le compte de la pauvre Suzanne ! Aussitôt, Laurence en a instruit son oncle, et voilà la pauvre Suzanne exclue de ses droits à la rose, chassée, sans ressources et sans pain... Je voudrais réparer... mais comment ?... quelle explication donner à des démarches si douteuses et que tout le monde interprète si sévèrement ? comment la justifier si elle ne se justifie elle-même ? Si Suzanne voulait parler !... Je veux l'interroger, la presser encore... je vais l'envoyer chercher. (*Elle sort sans voir madame de Beaumont qui entre par une porte opposée.*)

SCÈNE II.

MME. DE BEAUMONT, UN DOMESTIQUE.

Le Domestique.—Veuillez vous asseoir, madame, je vais avertir monsieur. (*Il sort.*)

Mme. de Beaumont.—Me voici donc dans ces lieux si chers et qui si longtemps furent pour moi le monde entier ! J'y reviens seule, malheureuse, et eux ils n'ont pas changé ! Le parc est toujours aussi beau, les eaux aussi pures, la nature aussi jeune ; seule, j'ai subi l'outrage du temps et du malheur. Que cette démarche me coûte !... mais il le fallait... Voici quel qu'un... Ah !... c'est lui !...

SCÈNE III.

M. CHAMBREY, MADAME DE BEAUMONT.

M. Chambrey.—Madame, j'ai bien l'honneur...

Mme. de Beaumont.—Pardonnez-moi, monsieur, une visite peut-être indiscreète, mais j'ai cru devoir tenter une démarche en faveur d'une enfant injustement accusée, Suzanne.

M. Chambrey.—Eh bien ! madame ? (*A part.*) C'est étrange !... ce son de voix m'émeut...

Mme. de Beaumont.—Suzanne est innocente, monsieur ; Suzanne est un ange de dévouement et de bonté.

M. Chambrey.—J'ai partagé longtemps l'opinion que vous émettez sur son compte, madame ; mais cependant quelques circonstances fâcheuses auraient besoin d'éclaircissement.

Mme. de Beaumont, avec effort.—Eh bien, monsieur, ces explications, je vous les donnerai. Suzanne est sortie la nuit, il est vrai, mais c'était pour aller offrir à une personne malheureuse, malade, isolée, les soins les plus tendres et les plus dévoués ; elle portait à cette pauvre... femme des fruits, des aliments et des cordiaux ; mais ces secours, qui peut-être ont sauvé la vie de la malade, Suzanne ne les a pas volés ; elle avait, pour acheter ces aliments, vendu sa croix d'or, et jusqu'à la bague de mariage de sa mère ; et si, pressée, soupçonnée, elle s'est tue avec une constance héroïque, c'est qu'elle ne voulait pas tra-

hir le secret des misères d'une autre... et cette autre, monsieur, c'est moi !

M. Chambrey.—Il serait possible ! Mais vous-même, madame, de grâce, qui êtes-vous ?

SCÈNE IV.

Les mêmes, CORALY, SUZANNE. (*Suzanne reste dans le fond*)

Coraly, vivement.—Papa !... voici Suzanne, je l'amène, interrogez-la encore, elle vous répondra peut-être.

M. Chambrey.—Ma fille, tout est éclairci, Suzanne est innocente.

Suzanne, s'avançant.—O monsieur ! vous le savez !... Mais quoi !... ma marraine ! (*Elle accourt et se jette au cou de madame de Beaumont.*)

Coraly.—Sa marraine !

M. Chambrey.—Mon cœur avait donc deviné ! (*Il s'approche de madame de Beaumont.*) Eh quoi ! madame ! vous, la femme de mon bienfaiteur, la protectrice de ma pauvre femme, vous vouliez vous cacher à mes regards !... Coraly ! voici madame de Beaumont, ma seconde mère...

Mme. de Beaumont.—Mon cher cousin, pardonnez-moi une défiance causée par de longs malheurs. Je suis veuve, je suis pauvre, je doutais presque du cœur de tous les hommes, et cependant, Suzanne aurait suffi à justifier la race humaine.

Suzanne, lui baisant les mains.—O ma marraine ! je vous disais bien que vous étiez aimée de tout le monde !

M. Chambrey.—C'est dont à cette enfant que vous vous êtes confiée ?

Mme. de Beaumont.—Il est vrai. Lorsque je revins en Europe, malade, sans ressources, je désirai revoir les lieux où j'avais vécu si heureuse ; je vins, je m'établis dans une pauvre chaumière du village voisin ; j'appris avec joie votre prospérité, mais je ne voulus pas l'assombrir par le spectacle de mes souffrances... Je fis venir Suzanne, ma fille en Dieu, croyant lui devoir quelques derniers conseils... Vous savez tout ce qu'elle a été pour moi...

Coraly.—O papa ! et moi qui l'accusais ! Suzanne, pourras-tu me pardonner ?

Suzanne.—Toutes les apparences étaient contre moi, mademoiselle.

M. Chambrey.—Vous le voyez, madame, ma fille a besoin d'un guide ; refuseriez-vous désormais d'habiter avec nous et de servir de mère à la fille de notre chère Cécile ?

Coraly, s'approchant de Mme. de Beaumont.—Madame, consentez ! dites oui, je vous en prie !

Mme. de Beaumont, l'embrassant.—Vous le voulez ?... mon cœur le veut aussi.

M. Chambrey.—Suzanne, bien entendu, ne nous quittera jamais.

Suzanne.—O monsieur ! merci. O ma marraine ! quoi ! vous serez heureuse et je verrai votre bonheur !

SCÈNE V.

Les mêmes, LAURENCE.

Laurence.—Monsieur, mon oncle vous attend pour le dernier scrutin qui doit décider du choix de la rosière.

M. Chambrey.—Cette fois, nous n'aurons pas de peine à nous entendre, et je réponds d'avance de tous les suffrages en faveur de Suzanne.

Laurence.—Quoi ! Suzanne...

Coraly.—Ma chère ! c'est un ange.

Laurence.—Un ange ! et nous qui avons cru, qui avons dit...

M. Chambrey.—Oui, mes enfants, vous avez failli ôter à Suzanne sa réputation ; vous avez compromis le secret de sa bienfaitrice, et quoique cette journée finisse si heureusement, souvenez-vous toujours que : *Trop parler nuit.*

Mme. EVELINE RIBBECOURT.

(*Journal des Demoiselles.*)

L'ÉTOFFE MERVEILLEUSE.

TRADUIT DE L'ESPAGNOL.



ROIS aventuriers se présentèrent à un roi, je ne sais pas bien de quel royaume; il suffit de savoir que c'était un roi, et qu'on pouvait lui en imposer. Ces aventuriers lui dirent qu'ils savaient fabriquer une étoffe qui exigeait de grands frais, mais dont l'artifice serait tel, que quiconque aurait le malheur d'être né d'une race déshonorée, ou honni de sa femme, ne pourrait la voir de ses yeux ni la toucher de ses mains.

Le roi se fit un plaisir d'avoir une pareille étoffe; car les plaisirs des rois sont toujours un peu malins. Il fit donner à mes aventuriers une belle maison, de l'or, de l'argent et de la soie pour travailler. Au bout de deux ou trois jours, l'on vint dire au roi que l'étoffe était commencée, que c'était la plus belle chose du monde, et que, si Sa Majesté désirait la voir, elle eut la bonté de venir seule.

Le roi, pour s'assurer du fait, envoya son grand-chambellan, à qui l'on raconta les merveilleuses propriétés de l'étoffe en la lui montrant, de sorte que le pauvre chambellan qui ne voyait rien, n'osa pas en convenir, et revint dire au roi qu'il avait parfaitement vu l'étoffe, et qu'on n'avait jamais tissé rien de si rare.

Cependant de trois jours en trois jours l'étoffe avançait, disait-on, du double; et le roi, qui voulait éprouver toute sa cour, envoyait tantôt un courtisan, tantôt un autre, et tous revenaient vanter le merveilleux tissu qu'ils n'avaient pas vu.

Enfin le roi voulut y aller lui-même: il vit les ouvriers assis devant leur métier; il les entendit qui lui disaient: "Voyez, Sire, combien cette trame est belle et solide; voyez comme ce dessin est agréable, bien entendu; voyez l'éclat de ses couleurs, l'union, le jeu des nuances entre elles; voyez l'effet du tout." Et ils faisaient alors semblant de dérouler une grande pièce, tandis que le roi, bien honteux et presque désespéré, ne savait que dire de ce qu'il ne voyait rien, surtout lorsqu'il pensait que d'autres avaient vu.

Le voilà qui, dans son âme, se fâche contre son père, contre sa mère, et qui se sent tout prêt à faire une bonne querelle à la reine sa femme; cependant il soutient noblement sa dignité, et à chaque nouvelle observation qu'on lui fait faire, il répond par des éloges de l'ouvrage invisible, et par des compliments pour les ouvriers; si bien que, dans toute la cour, il n'y eut personne qui ne parlât de l'étoffe merveilleuse, et qui ne crût assurer son honneur en soutenant qu'il l'avait vue.

Enfin mes aventuriers en vinrent jusqu'au point de proposer au roi de lui faire un habit de cette étoffe, pour qu'il le portât un jour de cérémonie. Le roi, qui devait effectivement paraître en public à peu de jours de là, se piqua de vouloir reconnaître s'il n'y aurait point dans sa capitale un ou deux compagnons de son infortune qui fussent moins discrets que lui.

Les aventuriers firent le jeu de lui prendre sa mesure, de tailler l'habit, de le coudre, et d'habiller Sa Majesté, qui en chemise, monta sur un beau cheval, et traversa la ville au milieu d'une superbe cavalcade.

Il n'y avait personne qui ne sût l'histoire de l'étoffe; de sorte que tout le monde criait: *Vive le roi! et que le roi porte un bel habit!* Cela faisait enrager le roi, qui finissait par se croire le plus grand malotru de son royaume, lorsqu'un petit Maure, palefrenier, se mit à dire que le roi était en chemise; ses camarades répétèrent: le roi est en chemise. Insensiblement il n'y eut qu'une même voix de tout le peuple pour crier que le roi était en chemise; le roi l'avoua lui-même, et les grands commencèrent à dire qu'ils le voyaient bien.

On envoya la justice à l'atelier de mes trois plaisants; mais on ne les vit plus, et l'on n'entendit jamais parler de l'or, de l'argent ni de la soie que le roi leur avait fait donner. Ce pauvre roi ne voulut pas qu'on les poursuivit, et il pardonna le tour, dans la joie qu'il eut de se trouver aussi galant homme que les autres.

C'est ainsi que beaucoup d'erreurs subsistent dans le monde, et que tant de préjugés s'établissent, par la crainte que chacun a de se rendre singulier.

ALBUM LITTÉRAIRE ET MUSICAL DE LA MINERVE.

OPINION DE LA PRESSE.

(Des *Mélanges Religieux*.)

LE Courrier des Etats-Unis annonce que la *Revue du Nouveau-Monde*, subissant le sort de ses devancières à New-York, va cesser de paraître.

Les amis de la littérature canadienne apprennent en même temps avec quelque regret que M. le propriétaire de l'*Album littéraire et Musical de la Minerve* sera aussi contraint d'en suspendre la publication, à la fin de l'année courante, faute d'un encouragement effectif.

Il est bien des personnes en ce pays qui font de la littérature une condition de leur abonnement à un journal politique ou, sans doute, il ne doit lui être permis de figurer qu'au second plan; ceci est une singularité d'irréflexion d'autant moins facile à s'expliquer que, sur le grand nombre d'amateurs de productions amusantes parmi nous, il n'en est presque pas qui

veillent prêter leur concours au soutien d'une publication purement littéraire, comme l'est l'*Album* de M. Duvernay, qu'un peu d'aide ferait vivre de cette existence prospère dont s'honore toujours la littérature d'un peuple qui prétend en avoir une, et qui tient à la conserver.

(Du *Journal de Québec*.)

PLUSIEURS de nos confrères ont rendu hommage au patriotisme de M. Ludger Duvernay, qui lutte incessamment contre un public trop indifférent pour la littérature et à tout progrès intellectuel. Il faudrait des milliers d'abonnés à une publication comme l'*Album*, pour payer un peu le propriétaire, pour le mettre en état d'offrir une récompense pour les meilleurs écrits dans tous les genres, et placer le Canada sous ce rapport au niveau des autres pays.

Quoiqu'il en soit, l'*Album*, tel qu'il est, est un progrès réel, pour lequel effort le propriétaire imprimeur a droit à la reconnaissance publique.....

(Du Canadien.)

ALBUM LITTÉRAIRE ET MUSICAL DE LA MINERVE. — La livraison d'août de cette publication mensuelle nous est parvenue hier matin ; nous n'avons eu que le temps d'y jeter un rapide coup d'œil, mais ce coup d'œil suffit pour nous persuader que les lecteurs trouveront, dans cette livraison comme dans les précédentes, un choix de matières aussi intéressantes qu'agréables. Le morceau de musique sacrée : "*A la Vierge Marie*" est, pour notre goût, la composition la plus belle et la plus harmonieuse qui ait encore été publiée dans l'*Album*. Puisque nous en sommes à exprimer notre opinion sur la musique de l'*Album*, nous nous permettrons de faire quelques remarques que bien des abonnés ont faites à part nous ; c'est que l'éditeur devrait varier le choix des compositions musicales, et donner alternativement des morceaux pour le piano, la harpe, la guitare, la flûte et le violon ; car il est certain que parmi les abonnés de l'*Album*, beaucoup ne touchent pas le piano, et seraient flattés de recevoir de temps à autre quelque morceau de leur goût. Bien que nous sachions que l'éditeur, en publiant, à chaque numéro, quelque romance avec accompagnement de piano, veut faire hommage à la majorité du beau sexe qui reçoit cette publication, nous savons nos dames canadiennes trop libérales, trop bienveillantes et trop aimables pour exiger toujours ce qui peut leur être agréable, et priver par là les personnes qui touchent d'autres instruments que le piano, du plaisir de satisfaire leur goût. D'ailleurs, nous sommes certains que les musiciens en général aiment de la variété dans les morceaux qu'ils exécutent, et que des romances et toujours des romances, comme il en est publié dans l'*Album Musical*, finiront par devenir monotones et insipides. Nous profiterons aujourd'hui de notre droit de critique pour réitérer un reproche que nous avons déjà fait une fois au propriétaire de l'*Album* ; c'est le retard qu'il apporte à chaque publication de ce magasin littéraire, le seul en français que nous possédions en Canada. Le mois de septembre expire, et la livraison d'août ne vient que de parvenir aux abonnés, qui recevront probablement à la fin d'octobre la livraison de septembre et ainsi de suite. Ce retard nuit beaucoup, nous en sommes sûrs, à la circulation de l'*Album*, qui devrait, comme les autres publications périodiques du Canada et des Etats-Unis, paraître à époque fixe : les abonnés y trouveraient leur satisfaction, et le propriétaire son profit.

↳ Nous remercions bien cordialement notre confrère du *Canadien* pour les éloges qu'il a bien voulu adresser à l'*Album de la Minerve*, et nous lui savons gré également des critiques qu'il en a

faites de temps à autre. Quant au reproche qu'il nous adresse au sujet du retard qu'on apporte quelque fois à la publication de l'*Album*, nous lui dirons que cet ouvrage est plus onéreux que lucratif, c'est-à-dire qu'il ne paye pas ses frais, à tel point que nous sommes à peu-près décidé à en suspendre la publication à l'expiration de la 2^e année, qui finira au mois de janvier prochain. Si pourtant d'ici là on pouvait recueillir 150 à 200 abonnés de plus et *payant*, (ce qui suffirait à peu-près pour couvrir les frais d'impression) alors l'ouvrage serait continué. Notre confrère comprendra aisément par là pourquoi il y a eu quelque fois du retard ; il n'est pas sans savoir en effet qu'une publication qui ne paie pas ne peut pas être conduite avec autant de soins et de régularité que celle qui fournit à ses éditeurs un profit quelque peu considérable.

Néanmoins si nos dépenses de composition et d'impression étaient couvertes par les souscriptions, nous ferions alors tout en nous pour que l'*Album* sortît à jour fixe.

Une pareille publication pourra être reprise en ce pays, lorsque le goût de la bonne littérature sera un peu plus avancé.

En reproduisant notre article sur l'*Album*, le *Canadien* ajoute ce qui suit :

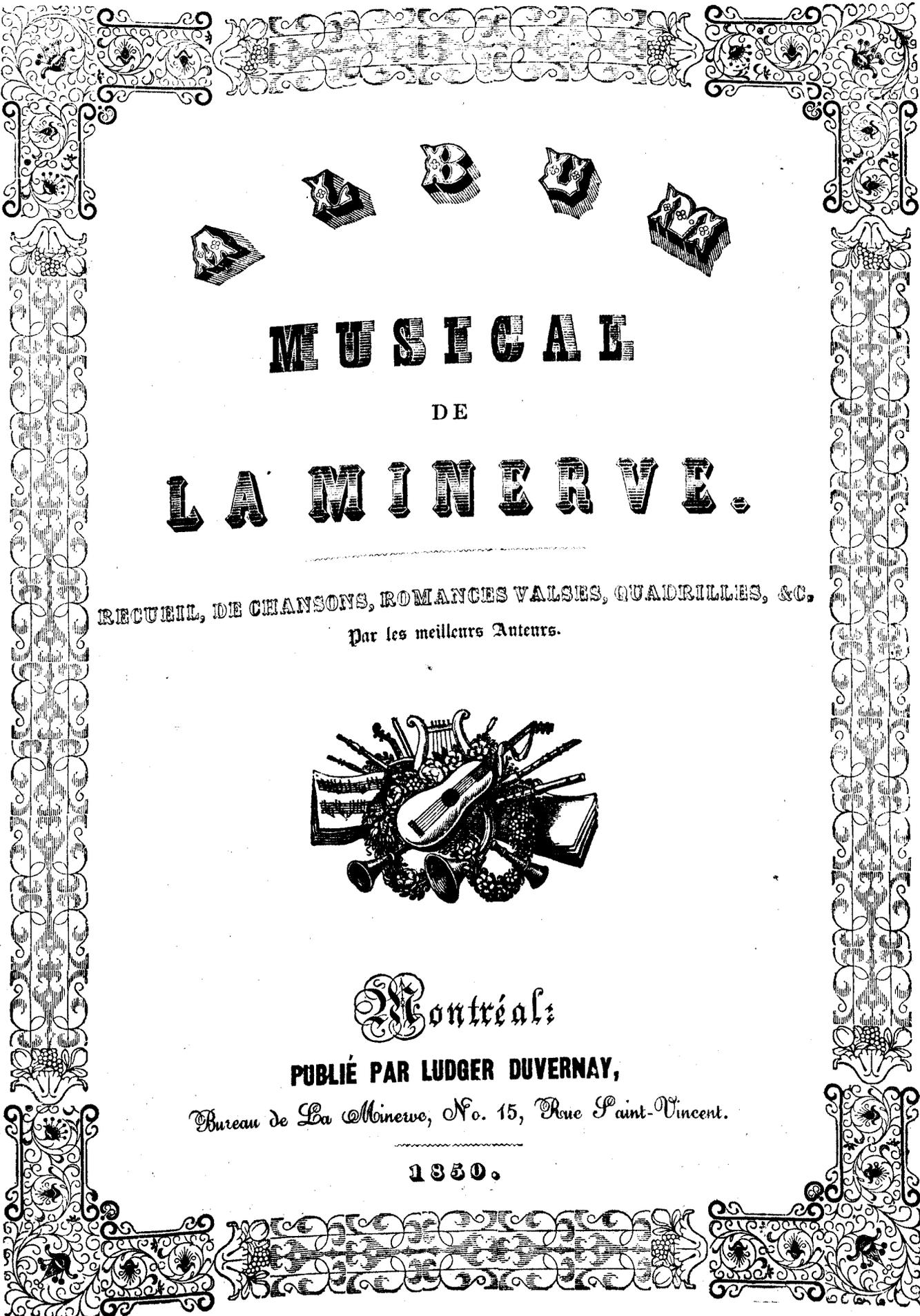
"A chaque livraison que nous avons reçue de l'*Album*, nous nous sommes empressés d'en signaler les mérites et les petits défauts, et nous serions bien fâchés que notre opinion, exprimée avec franchise et bienveillance, eût pu déplaire à l'éditeur de cet intéressant feuilleton, dont tout le malheur est de ne pas être assez apprécié par la majorité des lecteurs canadiens. Nous n'ignorons pas qu'une publication de ce genre est loin d'être lucrative pour le propriétaire, et personne plus que nous ne déplore l'indifférence avec laquelle on l'accueille ; cependant, sans parler des améliorations que l'éditeur de l'*Album* pourrait y faire, si le patronage public répandait à ses sacrifices, il nous semble que la publication à époque fixe n'exige pas plus de dépenses, puisque l'abonné d'un feuilleton mensuel doit recevoir une livraison par mois, que ce soit plus tôt ou plus tard.

"Nous avons souvent remarqué avec chagrin le peu de goût de nos compatriotes pour la lecture des publications littéraires canadiennes, tandis que des feuilletons étrangers, des romans aussi pauvres de style que d'intérêt, et pêchant quelquefois même contre la raison et la morale, sont lus avidement par un grand nombre de nos jeunes lecteurs canadiens-français. Aujourd'hui nous apprenons avec regret que, faute d'un patronage suffisant de la part des lecteurs de la langue française, l'éditeur de l'*Album* sera obligé d'en suspendre la publication à l'expiration de la présente année, et nous espérons encore que le public, surtout les amateurs de la saine et belle littérature, ne laisseront pas mourir d'inanition une aussi excellente publication que l'*Album de la Minerve*, mise au jour non par spéculation, mais dans un but d'utilité et d'agrément."

REBUS.

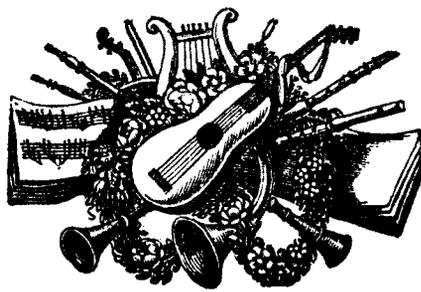


Explication du REBUS de la dernière Livraison.
 Un nègre aura beau faire il aura toujours la peau noire.
 Un nez gros—rabot—fer—ils aux rats—toute JOUR—la—pot noir.



MUSICAL
DE
LA MINERVE.

RECUEIL, DE CHANSONS, ROMANCES VALSES, QUADRILLES, &C.
Par les meilleurs Auteurs.



Montréal:

PUBLIÉ PAR LUDGER DUVERNAY,

Bureau de La Minerve, No. 15, Rue Saint-Vincent.

1850.

LE TEMPS DES HIRONDELLES.

Paroles de Regis de Trobriand.

CHANSONNETTE.

Musique de Emile Millet.

Allegretto gracioso.



The piano introduction consists of two staves. The right hand plays a rhythmic pattern of eighth and sixteenth notes, while the left hand provides a steady accompaniment of quarter notes.

1er. Couplet. Au tems des hi - ron-del - les, Lors-que les de - moi - sel - les
2me. Couplet. Dans ce ri - ant do - mai - ne Où le printemps nous mè - ne,



The first two couplets are set to a melody of eighth notes. The piano accompaniment continues with a consistent rhythmic pattern.

Du re-flet de leurs ai - les do - rent les né - nu phars, A travers la prai -
Qui n'a pas eu sa rei - ne en - tre tou - les les fleurs? Il faut qu'en toute



The third couplet features a melodic line with some grace notes and a piano accompaniment that maintains the established rhythmic feel.

ri - e s'en va ma ré - ve - ri - e cher - chant l'herbe fleu -
cho - se, que ce soit femme ou ro - se l'ins - tinct du cœur ex - -

rall.



The final couplet is marked 'rall.' and features a more spacious melodic line with a piano accompaniment that also slows down.

ri - e qui chatoie aux re - gards Là, plus doux est le rê - ve
 po - se son sou-rire ou ses pleurs; Ain - si j'ai mon i - do - le

rinf.

qui dans mon cœur s'a - ché - ve quand mon esprit fait trê - ve à ses ennuis a -
 à la ver - te co - rol - le où mon hommage vo - le, Et près de toi je

mers. Ain - si pendant l'o - ra - ge l'air cal - mé du ri - va - ge
 vœux Pour ma fleur sou - ve - rai - ne Plus qu'un ban - deau de - rei - ne

a - dou - cit à la pla - ge le flot heur - té des mers.
 L'hum - ble feuille du ché - ne mê - lée à tes che - veux.

